

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

L'ESPERANCE AUJOURD'HUI

RECHERCHES COLLECTIVES **2**

mars - avril 1997

35 F

Eclats d'espérance

... A partir du Brésil

Apologie de l'espérance

183

183 - 1937

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Espérance :

A quelle sainteté sommes-nous appelés ?

Isidro BARANDIARAN p. 4

Jean LESCUYER p. 11

Jean DERIES p. 15

Eclats d'espérance

Recherches collectives p. 20

Espérer contre toute espérance

... à partir du Brésil

Ernanne PINHEIRO p. 39

Comment espérer sur une terre étrangère

2^e partie : Apologie de l'espérance

Jean BIEHLER p. 54

SOURCES :

"Deux amours..." – St AGUSTIN p. 69

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Ce numéro fait suite au précédent (182), pour donner un écho de la recherche menée actuellement par les membres et partenaires de la Mission de France : "Chercher un langage juste de l'espérance aujourd'hui".

Le sommaire de ce numéro dit déjà combien cette recherche vise à être une symphonie à plusieurs voix. Il s'ouvre sur le témoignage de trois prêtres d'âge mûr, tous trois prêtres-ouvriers, qui, chacun à sa manière, disent comment cohabitent en eux l'incompressible expérience du mal et l'indéracinable joie d'être disciple du Christ. D'autres témoignages suivent, ceux de laïcs de Galilée, association partenaire de la Mission de France. Ils sont d'une autre génération, mais leurs partitions déclinent une même attitude, celle du veilleur dans la nuit, et suggèrent une même sonorité, celle d'un bruissement dans le vacarme. La symphonie est loin d'être achevée, et la contribution de notre ami Ernanne nous invite à prendre au sérieux, comme le fait l'Eglise du Brésil, la voix des "minorités abrahamiques".

Rude tâche que celle du compositeur, comment discerner les harmoniques de ces attitudes partagées, sans les figer ? Jean Biehler nous invite à nommer la cohérence secrète qui sourd de ces témoignages. Nous réentendons ainsi à nouveaux frais l'appel adressé par la première lettre de Pierre : reconnaître la singularité de l'espérance reçue du Seigneur et la risquer dans le monde dont nous sommes contemporains. Cette attitude ouvre à la rencontre, respectueuse et non récupératrice, d'autres chemins inspirés par l'Esprit.

Notre réticence aux accents émouvants des néo-fondamentalistes vient peut-être de là : c'est en effet dans l'entrecroisement complexe (Henri Irénée Marrou) des deux cités d'Augustin que nous parvient, du coeur de Dieu, le frémissement de l'espérance (Péguy). Nous sommes en traversée, et l'horizon est nu. Quel est, dans le mouvement permanent de la houle, le secret des manœuvres de l'équipage ? Un cap invisible inscrit dans les cœurs : « *Vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers celui qui est la tête, le Christ...* » (Eph 4, 15).

Le comité de rédaction

Espérance :

A quelle sainteté sommes-nous appelés ?

La question est de Jean DERIES, qui, dans un petit témoignage, en vient à dire qu'il n'y a de bénédiction, pour un chemin de croyant, qu'à travers la blessure, comme pour Jacob... (Texte n° 3)

Mais la question est prise de manière très diverse par les uns et les autres, même au sein de la Mission de France ! Les chemins de l'Absolu ne sont pas... absolus !

Jean LESCUYER rappelle la situation inconfortable d'un croyant qui espère : à cause même de Jésus, qui n'a pas répondu aux attentes temporelles de son peuple. (Texte n° 2)

Isidro BARANDIARAN témoigne pour sa part d'un attachement à un sens de la vie qui réconcilie foi en Dieu et foi en l'homme. (Texte n° 1)

Si je ne croyais pas que la vie a un sens, à quoi bon me battre ?

Isidro BARANDIARAN

prêtre, membre d'une équipe de la Mission de France

**Je crois que l'Univers est une Evolution
Je crois que l'Evolution va vers l'Esprit
Je crois que l'Esprit, dans l'Homme,
s'achève en Personnel
Je crois que le Personnel suprême est le
Christ Universel ¹.**

Une volonté d'unification et de solidarité

Cette profession de foi de Teilhard de Chardin en exergue à "Comment je crois" exprime bien le contexte dans lequel je vis mon Espérance.

Quand je regarde le monde autour de moi, je me dis que, d'une façon générale, mon espérance, c'est l'univers qui prend conscience de son Unification.

Cette volonté d'unification de l'Humanité se manifeste à travers la création d'Institutions Internationales comme l'ONU, les grandes ONG, les associations de solidarité, de défense des droits de l'Homme, etc. Une recherche d'unité et de solidarité qui se construit au-delà de toutes frontières, malgré les bouleversements et les reculs temporaires, avec des êtres humains à la fois différents et interdépendants.

Les citations sont extraites des œuvres de Teilhard de Chardin publiées en 13 volumes aux Editions du Seuil.
1.- Tome 10, page 117, *Comment je crois*, 1950.

« On empêcherait plutôt la Terre de tourner que l'humanité de se totaliser. »² Toute la conviction de Teilhard sur cette aspiration à l'unité se résume dans cette affirmation que les événements les plus terribles, comme la Deuxième guerre mondiale, n'affectent pas : « Cette super-guerre dont nous portons le poids, cette guerre, cette refonte, cet universel désir d'un ordre nouveau, que sont-ils sinon la secousse, la saccade, la crise, au terme desquelles se profile une organisation plus synthétique du monde humain ? »³»

Une humanité nouvelle en train de naître...

Cette prise de conscience se fait à partir de la connaissance toujours imparfaite de tout ce que les hommes, avant moi, ont rêvé ou ont fait à travers leurs luttes, leurs échecs ou leurs réussites, pour

exprimer leur désir de bonheur et de mieux vivre. C'est toute l'histoire de l'humanité dont, aujourd'hui, certains mettent en cause le sens.

Je reçois, en héritage, l'histoire d'une humanité qui évolue vers un mieux vivre et un mieux être, vers un goût artistique qui se développe à travers la peinture, la sculpture, la musique.

Nous allons vers une meilleure acceptation des différences, comme le montre la fin de l'Apartheid, vers une réaction commune contre le danger nucléaire, vers une avancée des droits des femmes, vers une meilleure compréhension du monde grâce au développement des connaissances, du savoir-faire, du savoir-réfléchir. C'est l'hominisation commencée depuis des millions d'années qui se poursuit et qui, en définitive, ne peut échouer.

Cette espérance me fait collaborer passionnément à l'effort humain, avec la conscience que, par l'œuvre réalisée, nous

2.- Tome 5, page 295, *Les directions et conditions de l'avenir*, 1948.

3.- Tome 5, page 94, *Réflexions sur le Progrès*, 1941.

travaillons à l'achèvement du "Plérôme". L'humanité se totalise par convergence jusqu'à son achèvement, à la "fin des temps".

"Nous ne pouvons nier que le mal existe"

Mais je constate que ce désir de mieux vivre, d'être heureux n'atteint pas partout le même résultat. L'avancée n'est ni linéaire, ni continue.

Pourquoi certaines civilisations n'avancent-elles plus ou disparaissent ? D'autres sont-elles exterminées ?

Pourquoi y a-t-il des pays et des hommes qui crèvent de faim ? Des dominateurs et des esclaves ?

Pourquoi y a-t-il, en France, des jeunes au chômage depuis des années ? D'autres qui n'accéderont pas à des postes de responsabilité à cause de leur naissance ou de la couleur de leur peau ?

Pourquoi ? Pourquoi ?

Non, nous ne pouvons pas nier que le mal existe, un mal de désordre et de croissance qui accompagne nécessairement tout travail humain, tout progrès vers l'unité.

Teilhard de Chardin m'a aidé à voir la place et le sens du mal dans notre société. Pour lui, « *Le problème du Mal, c'est-à-dire la conciliation de nos déchéances, même simplement physiques, avec la bonté et la puissance créatrices, restera toujours pour nos esprits et nos cœurs un des mystères les plus troublants de l'univers* ⁴. »

Il considère que le mal est un "sous-produit nécessaire de l'Evolution". Il en est "le revers inévitable". Il en est plus exactement, ajoute-t-il, "la condition et le prix".

Je sors renforcé dans l'idée que le bien un jour triomphera du mal, qui n'est pas un contre-pouvoir de Dieu, ni une fatalité pour se résigner. Le Christ, par son incarnation et par sa mort sur la croix, est un moteur et une force qui vident le mal, la souffrance, la mort, de leur venin cor-

4.- Tome 4, page 88, *Le milieu divin*, 1927.

rupteur, pour leur donner une puissance de vie, de salut, et dégager leurs énergies pour le bien. L'Espérance, c'est de poursuivre, malgré le mal, la construction et l'unification du monde.

C'est ainsi que je vois davantage aujourd'hui le sens de la croix comme le symbole d'une réalité, d'une avancée de l'humanité et de l'homme à travers les souffrances personnelles. Même quand les forces le lâchent et que la déchéance s'installe après l'avoir combattue, je crois, avec Teilhard, que cette déchéance qui m'entraîne vers la mort et le néant, c'est le Christ qui me prendra dans sa montée vers le Père, lui qui récapitule l'univers.

"L'Homme collaborateur de Dieu pour faire réussir l'Evolution"

Le Jésus de Nazareth est l'Alpha, mais surtout l'Oméga de l'Univers. Il est présent dans le mouvement, dans le devenir.

La venue du Christ est à comprendre dans le développement de l'acte créateur de Dieu, un acte qui ne cesse de se poursuivre. Dans sa liberté, l'homme devient le collaborateur de Dieu pour faire réussir l'évolution.

« On ne convertit que ce qu'on aime : si le chrétien n'est pas en pleine sympathie avec le monde naissant – s'il n'éprouve pas en lui-même les aspirations et les anxiétés du monde moderne – s'il ne laisse pas grandir dans son être le sens humain – jamais il ne réalisera la synthèse libératrice entre la Terre et le Ciel, d'où peut sortir la parousie du Christ Universel. Mais il continuera à s'effrayer et à condamner presque indistinctement toute nouveauté, sans discerner, parmi les souillures et les maux, les efforts sacrés d'une naissance ⁵. »

Pourquoi l'Eglise a-t-elle figé dans des formes aujourd'hui dépassées un idéal de l'homme et de la femme dans le couple ?

5.- Tome 9, page 166, *Science et Christ*, Pékin, 1936.

Pourquoi ne fait-elle pas référence à la Vie porteuse d'un avenir, donc d'autres façons de vivre, d'autres projets humains que ceux du passé ?

« Pourquoi une telle impuissance de l'Eglise à gagner les masses ouvrières ?... Tout simplement, répondrai-je, parce qu'à la magnifique charité chrétienne, il manque, à l'heure présente, pour la rendre "définitivement active", cette dose sensibilisante de foi et d'espérance humaines, sans laquelle, en droit et en fait, aucune religion se saurait plus paraître à l'Homme que fade, froide et inassimilable⁶. »

"Il n'y a pas de déterminisme dans ... une sole à la Colbert"

Quand je lis Teilhard, tout me dit que, comme la Terre, comme l'Univers, l'humanité est en mouvement. J'ai un regard d'ensemble sur l'histoire du monde et du Christ qui me permet de découvrir et

de comprendre les méandres de l'histoire des hommes. L'avancée vers un monde plus conscientisé, vers une humanité plus unie et plus personnalisée permet de s'ouvrir à l'espérance, dès maintenant.

Teilhard me dit que si la vie est arrivée sans le concours de l'homme, l'homme lui-même est arrivé par une évolution des autres vivants, par son travail, sa réflexion, ses rêves, ses luttes, ses échecs. Les hommes ont contribué à construire le monde tel que je l'ai reçu à ma naissance.

Il n'y a pas de déterminisme. Il n'y a pas de fatalité. Les hommes interviennent dans la marche de l'Univers, par leur recherche et leurs actions quotidiennes. Mais, comme il faut le concours de tous les termites pour construire et faire vivre une termitière, il y faut le concours de toute l'humanité. C'est comme en cuisine, avant qu'une superbe "sole" arrive devant le client avec la dénomination "d'une sole à la Colbert", il a fallu du temps, la collaboration de pas mal de monde, beaucoup

6.- Tome 5, page 345, 1949.

de technique et d'imagination "pour réussir un tel exploit " !...

L'Evolution se fait lentement et la Vie est apparue, sans bruit, comme l'homme. On ne sait pas encore comment et quand ! L'Evolution se fait maintenant par des moyens discrets et par l'apport continu des hommes : un apport chargé d'une grande énergie et d'une grande espérance.

Quelques-uns ont innové, d'autres ont suivi. L'espérance est dans l'évolution de la vie, dans le caractère directionnel de celle-ci vers plus d'Esprit et plus d'autonomie... Si on ne croyait pas que la vie a un sens, à quoi bon se battre ?

« L'Homme, plus il est homme, ne saurait se donner qu'à ce qu'il aime. Et il n'aime finalement que l'indestructible. Multipliez tant que vous voulez l'extension et la durée du Progrès. Promettez cent millions d'années encore d'accroissement à la terre. Si, au terme de cette période, il apparaît que le tout de la conscience doit

retourner à zéro, sans qu'en soit recueillie nulle part la secrète essence, alors, je le déclare, nous désarmerons et ce sera la grève...⁷. »

Mes actions, mes réflexions, mes aspirations, avec celles des autres hommes, rentrent en ligne de compte dans l'avenir de l'Univers, dans mon propre avenir. En avoir conscience est, pour moi, un motif d'Espérance.

"Nous sommes le même Univers"

La prise de conscience que je ne peux pas sortir de ce monde, que je ne suis pas différent (ou si peu) des autres êtres qui vivent sur la terre, est, pour moi, un autre motif d'Espérance.

La Vie n'est pas ma seule propriété. Mon chat a une vie. Il respire, il mange, il se fâche, il parle à sa façon, et souvent il me regarde.

7.- Tome 10, page 132.

Avec les problèmes de "La vache folle", de la pollution de l'eau, des espèces entières d'animaux qui disparaissent, de la forêt amazonienne qui part en fumée, je prends conscience que c'est un peu moi. Nous sommes le même Univers. Nous avons à partager la même surface, la même Vie. Nous sommes tous sortis de la même Terre, du même Cosmos.

Avec Teilhard, je prends conscience que je n'ai pas le droit de m'ériger en maître souverain de la forêt, de l'eau, de l'air, ni de faire exploser des bombes atomiques. Je n'ai pas le droit d'empoisonner des millions de vaches en les nourrissant avec des produits avariés.

Pourquoi n'y aurait-il pas "crime contre l'Humanité" quand on s'attaque à une parcelle de l'Univers autre que l'homme ? Quand, par exemple, on détruit inconsidérément l'équilibre des écosystèmes de la nature ?

La matière inerte, la matière brute n'existe pas. Elle constitue un tout. Et le

"Christ Evoluteur", comme l'appelle Teilhard, est le Christ Universel, coextensif avec l'Univers, avec la Nature, les animaux, les océans...

L'homme est le couronnement de l'effort cosmique. La personne humaine, qui est la "flèche de l'Evolution", concentre en elle le trésor et l'Espérance du monde. Je crois en l'homme et je suis conscient que la foi en l'homme et en ses capacités est le fondement de l'Espérance.

Vivre aujourd'hui dans l'Espérance, c'est prendre en compte l'évolution qui permet de comprendre la complémentarité entre la foi en Dieu et la foi en l'homme. C'est aussi passer de la confiance à la sérénité de la prière. Et après tout, pourquoi pas ?

Comme l'exprime Teilhard, « *Je pense que le Monde ne se convertira aux espérances célestes du Christianisme que si, préalablement, le Christianisme se convertit (pour les diviniser) aux espérances de la Terre* ⁸. »

8.- Tome 9, page 166, Pékin, 1936.

Le mystère de ce Jésus, serviteur...

Jean LESCUYER

prêtre de la Mission de France

Depuis plusieurs mois, dans la perspective de l'Assemblée générale de juillet 1997, nous sommes invités à réfléchir sur notre espérance, ce qui la fonde et les transformations et "déplacements" qu'elle connaît à travers les situations que nous vivons.

Je vous apporte ma modeste contribution en vous livrant quelques-uns des points importants qui ont balisé mon itinéraire personnel.

Appartenant à la génération de Lisieux des années 1945-1951 nous avons été fortement marqués par le souci, pour

ne pas dire la hantise, de cette présence effective dans un monde hostile ou indifférent à l'Eglise.

« *Le Seigneur nous mènera par les chemins qui lui plaira* » chantions-nous, à l'époque, dans notre ardeur juvénile, sans penser que ces chemins d'espérance deviendraient, souvent, chemins d'épreuve et de doute à l'égard d'une Eglise qui remettait en question notre comportement et même notre propre existence.

Une dizaine d'années passées dans la France rurale profonde ont, peu à peu, dissipé quelques-uns de nos rêves de jeunes-

se. La réalité des gens et des situations nous ont appris la patience et la lenteur des évolutions. C'est à travers la dureté de ces premiers labours évangéliques que mon espérance s'est fortifiée et a pris des dimensions plus adultes.

C'est à la faveur d'un changement de secteur que j'allais découvrir le monde du travail avec ses nouvelles conditions de vie. Je revivais la mission telle que je l'avais souhaitée tout en mesurant "tous les déplacements" que nécessitait cette nouvelle manière de vivre le ministère de partage.

Faisant conjointement l'apprentissage du travail dans le textile et la découverte du syndicat, j'ai vraiment partagé les espoirs de ceux qui ne baissaient pas les bras et voulaient changer les conditions de vie de travail des plus défavorisés.

Engagé dans les structures de l'entreprise, je menais le combat et me retrouvais à la Bourse du travail et dans les manifs aux côtés de tous les camarades.

Nous pensions que notre action permettait d'affirmer nos droits dans une industrie qui devait connaître des transformations radicales et des révisions déchirantes.

Mon espérance de croyant rejoignait le dynamisme de tous ces espoirs qui mobilisaient les copains syndicalistes.

Je demeurais sensible aux moindres frémissements que j'interprétais comme autant de lueurs d'espoir : le maintien d'un esprit de solidarité, la constance dans la lutte...

J'étais alimenté par la réflexion des PO qui développait le thème du "Christ, sauveur et libérateur des pauvres et des opprimés, dans l'espoir d'un monde meilleur."

Cet engagement au service des "opprimés", dans le cadre de l'action syndicale, n'avait, fort heureusement, pas altéré mon sens critique. Partageant la lutte des idées, je ne pouvais cautionner les attaques contre les personnes ni partager les ten-

dances à l'exclusion contre tous ceux qui ne partageaient pas notre vérité syndicale.

Ecartelé dans cette situation inconfortable, j'ai mieux vécu le mystère de ce Jésus, Serviteur, qui n'a pas répondu aux attentes temporelles de son peuple. Je n'étais ni l'inconditionnel de G. Marchais, ni celui de G. Séguy. Je voulais être l'inconditionnel de Jésus-Christ.

Incompris par l'Eglise diocésaine qui n'a pas saisi les enjeux vécus par les PO, contesté par un patronat "chrétien", j'ai essayé de vivre la répression syndicale qui s'est traduite par un isolement et une mise à l'écart qui a duré plus de... deux ans.

Cette épreuve aurait pu entamer ma détermination et me laisser sur un constat d'échec.

Après toutes ces luttes menées dans l'espoir d'une amélioration sensible de la situation et la faiblesse des résultats,

j'aurais pu partager les propos, apparemment désabusés de l'ecclésiaste : "VANITES DES VANITES. RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL."

Au contraire, c'est vraiment au creux de cette épreuve que j'ai découvert les nouveaux aspects de mon espérance.

Mon isolement forcé m'a permis de méditer les passages bibliques de l'Exode et, surtout, les leçons tirées par le peuple Juif, grâce aux prophètes, de la captivité à Babylone.

Aujourd'hui, contemplant le chemin parcouru, je peux relire tous ces événements et mesurer combien ils furent importants pour faire progresser mon espérance en Jésus-Christ.

Pour vous, qui suis-je ? demandait le Christ à ses disciples.

Je croyais le connaître. M'appuyant sur des perspectives humaines, des lendemains

qui chantent, je n'avais pas suffisamment mesuré ce que signifiaient ses paroles : « *Le serviteur n'est pas au-dessus du Maître.* »

Dans une société bloquée, marquée par l'exclusion, la paupérisation, la perte des repères, la recherche commune m'a aidé à redécouvrir ce repère fondamental qu'est pour moi l'espérance en Jésus-Christ.

Devant la fragilité des espoirs humains, l'espérance en Jésus-Christ m'amène à revivre autrement le tragique de l'existence.

Lui qui a vécu l'échec complet, l'abandon de tous, il nous entraîne dans le tragique de la croix.

C'est probablement au creux de l'épreuve (au sens thérésien de ce terme) que nous vérifions l'amour que nous lui portons et que nous portons à nos frères.

C'est cet amour qui est la source de ce dynamisme qui, loin de nous démobiliser, nous rend plus audacieux, plus confiants. Bref : toujours plus vigilants et actifs dans l'attente de l'éternelle rencontre.

Le prix de la joie

Jean DERIES

prêtre de la Mission de France

■ Un fond d'espoir indéradicable : héritage d'amour et de lumière qui me fait voir les choses par le bon côté. Ça ira... L'amour au bout de chaque chemin.

■ Une préoccupation critique, trop critique, sur lourdeur, petitesse, inexactitude.

■ Une question qui me remet en cause : le prix de l'espérance ? Est-ce que j'en paie le prix ?

*

* *

L'espérance, c'est pour moi, d'abord une pratique, une façon d'être, une non-inquiétude qui va peut-être trop loin. Ne

suis-je pas laxiste, à force de compter sur l'amour de Dieu ? Felix culpa. Le pécheur aimé de Dieu. Je sens le caractère dérisoire de nos bêtises, ces poussières d'impureté, en présence du Brasier et de l'Incandescence de l'Amour de Dieu.

Nous sommes foncièrement pris dans cet Amour.

J'aime cet accueil d'une église d'Afrique : « *Cette église pratique la ségrégation : ici n'entrent que les pécheurs.* »

Cette attitude fait que je me situe au milieu des niais, des pieux, envers et contre tout. Ai-je le droit de dire cela ? Je me sens de la famille de ce juif qui dit son amour de Dieu, qui remercie Dieu

de son amour pour son peuple, alors qu'il est lui même avec ce peuple dans l'enfer d'Auschwitz. Primo Levi en a eu un haut-le-cœur. Hans Jonas renonce à espérer après Auschwitz, me semble-t-il, car il consent à l'absence de Dieu. J'ai cette folie de m'accrocher à un Dieu présent et aimant dans l'absence et dans le scandale de l'esseulement. Il me semble que c'est ce que fit Jésus. Pour nous, c'est en Jésus.

Certains événements me bousculent, m'interrogent, me font souffrir l'enfer. Jusque là, ils ne m'ont pas démonté, pas "scandalisé", c'est-à-dire désespéré. L'Eglise catholique, par exemple, contredit périodiquement et peut-être chroniquement la parole de Dieu. Je cherche pourtant, et je crois voir en elle des ferments de fidélité, la force de l'Esprit au travail. [...] Bien sûr, je m'inquiète. Les gens peuvent se perdre, se détruire et détruire les autres, l'énergie accumulée peut être gaspillée. Je ne me sens pas devant une histoire sans tragique : par exemple,

j'ai vécu comme un drame le drame de 1954, avec l'incompréhension de l'Eglise pour les PO.

Mais l'espérance demeure comme une quille dans la tempête. Déjà en 1954, je ne pouvais croire que l'Esprit était absent de l'événement, que les saints étaient récusés et que l'Eglise était le grand satan. Sans renoncer à la route ouverte par les prêtres-ouvriers, je cherchais l'appel de l'Esprit au cœur de cet événement déconcertant.

Devant les difficultés même, je veux trouver **l'appel**. Il est pour moi triple :

1. - Nous participons à un branle-bas culturel-spirituel énorme. L'esprit Saint travaille ce chaos, comme le tohu-bohu originel. C'est un monde qui enfante un monde dans cette nouvelle semaine de la création. Dieu, qui a déclaré bon ce monde issu de milliards d'années de genèse, n'a pas renoncé à tendre la main à l'homme qui naît toujours à son image dans le chaos moderne.

Les générations qui se désintéressent du christianisme, les sectes en tout genre, ce désordre de recherches spirituelles, mais aussi les compétences extrêmes, et en tous domaines, l'intelligence surdéveloppée, les énergies démultipliées semblent plafonner sous le ciel – même si le ciel est repoussé à des millions d'années lumière. C'est vrai que ce monde qui cherche loin, plafonne en même temps. Mais je le crois encore capable de s'ouvrir à l'infini et à son mystère qui est dans le silence, dans l'instant, dans le visage présent, à portée de regard et d'écoute.

Peut-être faut-il pour cela savoir lui parler à l'oreille, croire à l'intelligence de son cœur, solliciter sa liberté dans le silence. Mon espérance foncière est là, et elle joue à fond dans le désordre désespérant qui nous assaille :

Dieu n'a pas fini d'appeler
l'homme est encore capable de
tressaillir
quand il discerne sa voix
l'intelligence spirituelle est toujours au
fond de lui

capable d'entendre et d'écouter
sa liberté aux aguets aime cet appel
qui le fait se lever
et se mettre en marche.

Mon espérance est là, dans la nuit ou le jour du monde moderne :

Je crois à la correspondance profonde
entre le désir de l'homme
et l'appel de Dieu
dans la parole chrétienne.

2. - Le deuxième aspect de mon espérance : tous les événements qui bousculent, scandalisent, blessent et désespèrent parfois, sont des occasions de se construire dans la foi, et de construire la foi, ou de construire les gens et l'Eglise elle-même dans la foi.

Construire, chercher ce qui se dit dans les tempêtes, dans les ruptures, dans les piétinements.

A quelle sainteté plus profonde sommes-nous, et l'Eglise, appelés, qui ne consiste pas seulement à pérenniser un modèle de sainteté, le plus haut soit-il ; un

modèle ministériel non plus, le plus inté-rieurement vécu qu'il ait été. J'y reviendrai en troisième conviction, sortir de ces schémas ne revient pas à vivre l'espérance comme le surnom de la facilité. Mais il faudra bien que les chrétiens catholiques en sortent, des limites qu'ils s'obstinent à considérer comme les frontières du Royaume de Dieu : ça a été les sacrements hors desquels on ne pouvait être sauvé. Ça a été la messe du dimanche et autres pratiques, pierres de touche de la fidélité chrétienne ; le sacerdoce confié aux seuls hommes ; les prêtres sans sexe ; toutes les excommunications de fait, d'hommes et de femmes dont la liberté les a mis, en conscience, hors des règles.

3. - C'est là pourtant que j'en viens à dire que l'espérance n'en n'est pas moins une responsabilité redoutable et non un laisser faire, un laisser aller :

- Nous avons à investir notre foi, qui inclut – à mes yeux – le péché originel, le sens d'une nature faillible et blessée qui ne va pas de son seul mouvement vers son

accomplissement. Qui risque toujours de se tromper sur sa fin et sur sa faim. Ce n'est pas une vue "pessimiste". La bénédiction va avec cette découverte du déhanchement de Jacob dans la nuit de son combat avec Dieu. Je reste fabriqué inté-rieurement par la contemplation de l'exultet : heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur. Ce n'est pas moins aimer l'homme que de l'aimer dans ses limites, essentiellement relatif à celui qui aime et qui sauve.

- Ce regard "foncièrement critique", parce qu'il sait qu'il a à faire à une nature errante, nous met – à l'intérieur même de l'espérance, en position de débat, de lutte, de partenariat actif et exigeant, en toute chose qui concerne l'homme. Pas de pavillon dans la poche. Nous sommes à l'intérieur même de nos recherches d'hommes ceux qui doivent investir le sens de la perfection. En cela constamment disciples : "Soyez parfaits comme". Il ne s'agit pas de notre perfection de petits-saints chrétiens, mais d'un appel qui concerne quiconque, et que nous avons à diffuser dans

l'exigence que nous portons dans les démarches partagées. Et quiconque porte cette exigence, fût-il à cent lieues de la foi, nous remet devant cette appel du disciple et participe de quelque manière à la communion.

• C'est là que j'en viens au terme de cette méditation sur l'espérance, à une question qui s'impose à moi avec une force nouvelle : cette espérance qui est au

fond de moi, proposition de communion avec quiconque, dans la parole chrétienne, pour sa joie comme pour la mienne. **Est-ce que j'en paie le prix ?** Non pas le prix de la souffrance et de la gueule puritaine, mais le prix de la joie et de l'accomplissement, le prix de la résurrection. Ma méditation de Pâques m'a décidément mis au pied de la croix.

Eclats d'espérance

L'an dernier, les membres de l'association Galilée, laïcs partenaires de la Mission de France, étaient invités à écrire leur espérance. Les pages qui suivent en sont quelques extraits : paroles parmi d'autres, nées en des lieux divers, dans des histoires uniques et pourtant convergentes. Eclats souvent sur fond de ténèbres, vies vécues sur fond de mémoire pascale.

Quand on se sent aimé, tout est possible

Danièle BETHMONT

J'ai eu la chance d'avoir une jeunesse plutôt heureuse et insouciante, de baigner dans un milieu qui croyait dans l'avenir où l'espérance paraissait naturelle. J'avais même l'impression d'avoir la foi en étant tombée dedans quand j'étais petite.

Il m'a fallu me retrouver seule avec un enfant à charge et obligée de partir pour fuir les jugements familiaux pour me retrouver face à moi-même. C'est curieusement dans le moment le plus creux de mon histoire que la foi et l'espérance se

sont révélées à moi. J'ai eu la conviction que Si Dieu existait vraiment, tout le monde autour de moi pouvait me laisser tomber, Lui, ne m'abandonnerait pas.

Avec vingt ans de recul, j'en suis encore tout étonnée !

Aujourd'hui, je suis convaincue que la puissance qui m'a permis de surmonter les difficultés, c'est Dieu lui-même malgré mon infidélité récidivante.

L'espérance chrétienne, c'est d'abord la confiance en Quelqu'un qui ne sait qu'aimer et quand on se sent aimé, tout est possible. Il m'a fallu plusieurs années pour pouvoir

formuler cela. Un beau jour, en lisant le livre de l'Exode, je me suis rendue compte que c'était aussi mon histoire :

La nuée de Dieu toujours devant pour montrer le chemin, les hommes la perdent de vue bien souvent et s'en détournent même volontairement car d'autres choses plus intéressantes attirent leur attention. Les Veaux d'or, les retours en arrière et les regrets stériles sont fréquents mais Dieu ne se fatigue jamais de nous chercher. Il nous fait signe à longueur de vie mais nos yeux et nos oreilles sont fermés.

* * *

Rien n'est impossible à Dieu

Anne de BOISSIEU

M'être mariée, avoir mis au monde des enfants, avoir déménagé à Bordeaux il y a maintenant huit ans de cela ; plus récemment avoir risqué de présenter le concours pour enseigner en lycée profes-

sionnel, avoir accepté d'être candidate aux élections municipales, je relis ces choix comme des signes de l'espérance qui est en moi, espérance qui m'est donnée.

L'espérance qui est en moi, ce n'est

pas quelque chose que je possède. Elle est une attitude plus qu'un contenu. Elle est à vivre par moi aujourd'hui. Facile parfois. Fragile aux jours d'épreuve. Pouvoir dire comme le Christ "non pas ce que je veux mais ce que tu veux". Espérer, c'est alors pour moi des mots tels que "le Seigneur soutient ceux qui tombent, il redresse tous les accablés", ou encore "Un pauvre crie ; le Seigneur entend ; il le sauve de toutes ses angoisses" et tant d'autres que je peux emprunter au psalmiste.

Mon espérance dans la foi, si elle ne peut être dissociée de tout ce qui tourne autour du mot espérer, elle est radicale-

ment autre, elle est de l'ordre de "espérer contre toute espérance", liée à la mort et à la résurrection du Christ. Entendre pour moi les paroles de l'ange à Marie dans le récit de l'Annonciation : « *Car rien n'est impossible à Dieu* », ou méditer ce qui est dit d'Abraham dans l'épître aux Romains : « *Devant la promesse divine, il ne succomba pas au doute, mais il fut fortifié par la foi et rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu que, ce qu'il a promis, Dieu a la puissance de l'accomplir* », ou encore ces paroles du Christ : "Tout est possible à celui qui croit. »

* * *

Elle ne fait pas de bruit...

François PLANTADE

Dans mon travail d'éducateur, j'ai peu de gratifications. Je suis confronté quotidiennement à la violence, à la souffrance intérieure, à la dégradation humaine indi-

viduelle et collective. Face à cela, reçu en pleine figure et en plein cœur, j'entends l'exhortation de Saint Paul : « *Rendez compte de l'Espérance qui est en vous.* »

Mais cette espérance, je ne peux en rendre compte car je ne l'ai pas en moi. J'ai bien un peu d'espoir qui traîne par ci, par là, dans des recoins intérieurs... de cet espoir qui vous fait tenir coûte que coûte à la force des poignets dans un volontarisme et un activisme épuisant.

L'Espérance, je la reçois.

Elle ne fait pas de bruit, elle est discrète et il faut vraiment s'arrêter et changer son regard pour la découvrir semblable à cette flamme ballottée par le vent dans la nuit noire.

- Je pense à ces jeunes repérés comme délinquants, qui se cotisent ensemble pour envoyer de l'argent à leur copain en prison.

- Ces personnes toxicomanes prisonnières de leur drogue mais ayant aussi des élans de survie pour sortir la tête de l'eau et ne pas se laisser couler.

- Il y a aussi ces jeunes qui se mettent en association pour animer le quartier et être présents auprès des plus petits.

Il est plus facile de se laisser aller au désespoir et d'entendre seulement le va-

carne assourdissant de la violence couvrant le bruissement de l'espérance. Il m'est difficile d'ouvrir mes yeux, mes mains, mon cœur pour accueillir et nommer l'espérance qui vient d'ailleurs...

Elle me traverse aujourd'hui pour me tourner vers l'avenir. Elle me met en chemin, pour vivre de cette espérance et en rendre compte.

Quand, dans les apparences extérieures, tout semble sans avenir et sans promesse de vie, alors la source d'espérance pour continuer à marcher est dans la promesse du Dieu qui se fait homme. Alors que le sens m'échappe, ma confiance se pose sur l'homme élevé au rang de fils de Dieu quel qu'il soit. Il est et sera toujours un être unique à respecter et à aimer.

C'est cette conviction de la valeur de l'être humain qui anime mes collègues de travail non-croyants. Je reçois ainsi d'eux cette espérance humaine, autre facette de l'espérance du fils de l'homme, promesse de salut pour tout homme.

* * *

Demeurer veilleurs

Sandrine DUBONNET

Cette espérance de Dieu, ce souffle en ce regard, **j'en fais l'expérience dans ma vie quotidienne**, donc en tout premier lieu, là où je vis.

Dans le choix de la construction d'une famille : l'espérance est dans cette promesse que l'on s'est faite avec Jean-François en choisissant de se marier... devant Dieu. Elle est dans ce "pari" d'avoir des enfants, dans ce combat parfois, dans ce cadeau, dans ce projet de les aider à grandir.

Mottu¹ : *« L'avenir n'est pas ce qui arrivera en général, mais ce que nous ferons pour que la promesse soit vraie. L'avenir, ce n'est pas le futur, mais une tâche jamais achevée. »*

L'espérance est là, dans cette histoire que l'on croit écrit à cinq, parfois en tâ-

tonnant... dans l'apprentissage (apprendre et tisser !) de la Fraternité, de la responsabilité, de la liberté aussi.

Cette Espérance prend corps, donc, dans un sens que je tente de donner à ma vie.

L'espérance comme protestation, comme combat.

Je pense en premier lieu à mon travail (assistante sociale) : croire en l'Homme, en tout homme (même si parfois certains nous usent plus que d'autres !). Croire envers et contre tout (tous ?) au-delà des fractures, des pronostics mauvais, au-delà des cassures de ces gens que je rencontre. Croire qu'un jour, ils pourront être debout, redressés et fiers !

C'est une espérance qui s'inscrit dans un métier de service : Service Social, ce n'est pas pour rien !

1.- Mottu Henry, *Initiation à la pratique de la théologie*, Cerf 1983.

Ici on **panse**... mais on pense aussi !
A contre-courant parce que l'on est avec des gens qui ne peuvent plus raisonner en termes de production, ou de rendement. Survivre, c'est parfois beaucoup d'énergies.

Alors croire avec eux en un avenir meilleur et tenter de leur donner les moyens de s'en sortir. Il y a quelque chose de la ténacité, dans la durée (la relecture de l'histoire des croyants peut nous aider dans ce chemin).

Ce n'est pas une espérance béate : l'image qui me vient est celle de la parabole de la brebis égarée. C'est une espérance lucide (on se rend compte parfois du peu de "résultats" pour le présent du moins !), mais ma foi en Dieu donne sens à cette espérance : le pari de croire en la valeur de tout Homme et de l'aimer par delà ses reniements... est un pari fou.

Ceci dit, la lucidité donne envie aussi de tenter de s'engager à un autre niveau... politique ? C'est un grand mot, mais la démocratie, le droit à la parole pour cha-

cun, peut, je l'espère, commencer par là où l'on vit, au sein d'un quartier, d'une commune. Créer une association qui soit lieu de parole pour les besoins de la collectivité : un lieu, un temps où des gens différents les uns des autres puissent s'exprimer et s'écouter !...

... Le dernier point que je voudrais souligner au sujet de l'espérance, c'est la "vigilance" : la vigilance par rapport au monde dans lequel on vit. Intégrer le présent : « *Vivre, c'est raconter des histoires... Il s'agit d'apprendre à lire le monde pour le voir et le comprendre sans y être englouti.* » (Mottu)

Cela signifie aussi que j'arrive à discerner dans ma vie humblement ce que Dieu attend de moi.

Je pense à l'équipe qui est un lieu de "vigilance".

Je pense à la prière qui est un temps de regard sur ma vie, mes échecs, et qui est mouvement vers Dieu.

Et cette phrase de Saint Paul : « *Ne vous endormez pas, restez sobres et gardez votre sang-froid.* »

Cela me fait penser à "demeurer veilleurs" : celui qui veille, c'est celui qui reste éveillé dans la nuit, avec une lampe à la main, c'est celui qui remet du bois dans le feu. Le *veilleur* est celui qui guette ou cherche à tâtons. C'est celui qui attend contre toute attente. C'est la mère qui nourrit son enfant au creux de la nuit.

C'est celui qui prie en silence au fond du désert. Le veilleur, c'est celui qui garde et défend un trésor encore invisible...

Pour moi, cette vigilance, cette veille, ce temps, ce recul, ce creux de la vague est primordial justement pour espérer... autant que le "faire" (qui est la partie visible de la vague !).

* * *

Résister, veiller, écouter

Pierre CHAMARD-BOIS

Pour approcher de ce que peut être l'espérance pour moi je ne trouve que quelques verbes, pour dire une manière de vivre : *résister, veiller, écouter*. Des verbes presque synonymes. Veiller, c'est résister à la somnolence des jours qui passent, c'est écouter les voix dans la nuit.

Résister n'est pas pour moi une attitude négative, défaitiste ou résignée. Je la crois nécessaire dans notre monde tel qu'il

est, et je la crois première en moi. Je ressens notre monde comme allant vers l'instabilité par excès de communication. La circulation des biens, des personnes, des cultures est vertigineuse. Le résultat est une fragilité de l'ensemble qui frappe prioritairement les plus faibles : fragilité de l'emploi qui devient sensible aux plus petites variations socio-économiques (la formation continue où je travaille en témoignage tous les jours), fragilité de l'amour

(que de couples qui ne résistent pas au temps !), fragilité du lien social (on reste ensemble par crainte du pire)... Je sens la violence proche, inhumaine (ce qui se passe loin de chez nous, comme l'horreur du Rwanda, ou de la Bosnie me semble très proche, comme témoignant à distance de l'impensable de notre propre société). Les multiples protections dont nous sommes entourés (assurances, épargne quand c'est possible, bonne moralité, réseaux d'amis...) donnent parfois le change : sédatifs pour le sommeil des justes.

Résister, c'est pour moi refuser le chaos légal, la violence muette. C'est être scandalisé par ce qui fait mon quotidien le plus banal : inégalités devant le travail, mépris du subalterne, dérision de celui qui ne nous ressemble pas, paroles non tenues, charités commerciales... Résister c'est pour moi écouter la résistance souffrante des corps quand la parole ne peut pas dire. C'est écouter l'humanité de

l'autre et y découvrir la mienne propre. C'est ne jamais me contenter d'un petit mieux, et pourtant m'enchanter d'un pas grand chose. C'est veiller, comme on veille sur le sommeil de l'aimée, de l'enfant : il ou elle est là sans être là, on accompagne sa respiration, on s'émerveille des traits apaisés, on s'inquiète de l'agitation soudaine. Il y a comme une communion sans contact direct, une attention qui prend tout l'être, un émerveillement de la vie qui s'écoule lentement, un bonheur que l'autre soit là tout simplement. C'est en-deçà des paroles, c'est ce qu'on n'arrive pas à dire et qu'on entend pourtant. L'espérance est peut-être là, dans cette jubilation d'exister comme témoin de l'existence de l'autre. Cette communion est parfois celle que je ressens dans les rencontres. L'espérance est d'abord pour moi cet émerveillement que l'autre existe, d'abord comme il est, même... même s'il est con ou salaud.

* * *

La vérité de l'espérance est de n'avoir aucune garantie. Comme la vie Dominique BOURDIN

... A vingt-trois ans, je suis devenue maman. A l'époque, j'ai vécu au jour le jour la naissance et les premières années de mes enfants. Je n'y pensais pas en termes d'espérance. Aujourd'hui, en les voyant adultes, au seuil de choix qui engagent leur vie, je comprends que c'est une des formes essentielles de mon espérance.

Ce sont mes enfants qui ont changé ma façon d'espérer. L'espérance se joue dans le quotidien, elle est souvent obscure, resurgit à l'improviste, ne se programme pas et ne se maîtrise pas.

Nous transmettons beaucoup à nos enfants, mais ils en font ce qu'ils en veulent, et ce n'est pas forcément ce que consciemment, nous voulions leur apprendre. C'est leur liberté qui nous éveille à la vérité de l'espérance, nous fait découvrir sa gratuité. C'est toujours une surprise et un don. Et c'est pourtant aussi quelque chose qui provient du plus secret de nos désirs.

Plus tard, j'ai espéré que malgré toutes mes bonnes raisons – et elles le sont – de remettre en cause l'existence de Dieu, que malgré mes arguments rationalistes, philosophiques, politiques, psychanalytiques aussi, il était possible de faire fond sur la vérité de la tradition chrétienne. J'ai espéré que Jésus soit vraiment le prophète eschatologique, qu'il soit toujours possible de croire en lui. Ce furent dix ans bien obscurs, de questions et de recherches. J'ai espéré en l'Esprit, qui souffle où il veut. J'ai espéré en l'Eglise lieu de la foi. Thérèse d'Avila et Jean de la Croix ont accompagné cette période.

Aujourd'hui, mes questions demeurent et c'est l'espérance en l'Eglise qui se trouve la plus remise en question. Malgré toute la participation de certains chrétiens à la lutte contre la misère, et la générosité de tant d'autres. Malgré la grandeur et la vérité de l'expérience spirituelle. Malgré

le travail d'intelligence de la foi de ces cinquante dernières années. A cause de cette volonté incoercible de contrôle social, d'étouffement des voix libres ou indépendantes, d'encadrement de tous. A cause de la non-dénonciation de la violence en son sein, et des compromissions avec les pouvoirs. A cause d'une certaine manière de favoriser la négation de la mort, de ne pas écouter le non-sens, de se fermer aux questions pour fournir tout de suite des réponses, ou au moins pour éviter les interrogations qui seraient vraiment troublantes. A cause d'une certaine façon de faire autre chose que ce que l'on dit, d'infantiliser les gens, d'interdire de penser.

Je ne sais pas si je dérive ou si cette étape plus confuse est le chemin d'une espérance renouvelée, moins naïve et plus profonde. Mais je sais que l'espérance n'est pas la crispation sur l'ancien, même par fidélité, mais qu'elle naît de la prise au sérieux des questions nouvelles. Non fuir ce qui fait problème, mais travailler ce qui fait question. Sans garantie de retrouver

une espérance. Mais si l'espérance est quelque part, ce n'est pas ailleurs que dans le surgissement inattendu d'une présence, perçue d'abord parce que notre cœur brûle au-dedans, alors que nous essayons de comprendre ce qui est arrivé : *Nous espérons, nous, que ce serait lui qui délivrerait Israël...*

Mon espérance est comme une source souterraine avec parfois des résurgences. Elle peut aussi se perdre dans les sables. La vérité de l'espérance est de n'avoir aucune garantie. Comme la vie.

Tout compte fait, je crois que j'ai gardé l'espérance de mes douze ans, celle de Le voir : *La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, Toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ...* Mais cette attente s'est chargée d'humanité. Elle n'existe pas sans l'espérance de la conversion : la conscience de l'écrasement et de la division des hommes, l'exploration des chemins et des conditions du pardon et de

la réconciliation (à ne pas confondre avec l'oubli ou la minimisation du mal, en soi comme dans l'histoire, qui sont une complicité). Elle ne se réalise pas ailleurs que

dans le travail de vérité de la vie quotidienne. Là où s'éprouve le poids de la tristesse et la force de la joie.

* * *

Des jeunes sont là, dans la nuit

Bénédicte du CHAFFAUT

Quand le désespoir touche les jeunes...

Trop de suicides de jeunes adultes m'ont touchée récemment pour ne pas en parler... Des 25-30 ans, déjà engagés dans la vie professionnelle, conjugale (et même parents de jeunes enfants), apparemment forts et qui, tout d'un coup, quittent le plateau !

Inhumanité de certaines entreprises où l'augmentation de productivité devient l'unique exigence, quelle que soit la casse sur le plan humain. Inhumanité qui est capable de casser le ressort de la confiance en soi et prive de la parole nécessaire pour prendre de la distance par rapport à ce qui est vécu.

Quand le non sens ou la désespérance touche des jeunes qui démarrent leur vie,

quelles peuvent être nos questions, nos interrogations ? Faut-il que beaucoup trouvent la mort avant que les managers se posent la question d'une vraie prise en compte des hommes et des femmes qui travaillent pour eux ? Le travail au service de l'homme et de son épanouissement et non le contraire... L'économie au service de l'homme et non le contraire...

Quand la dignité humaine est mise à mal...

La trajectoire de vie d'Ahmed Kelkhal m'a beaucoup touchée. Pourquoi ce jeune, promis semble-t-il à un avenir de réussite, s'est-il laissé prendre dans les filets d'une révolte profonde en solidarité

avec les siens, tenus dans l'échec scolaire, professionnel et marginalisés socialement, économiquement ?

La désespérance est-elle communicative quand la dignité humaine est mise en cause profondément, privée de ses modes de reconnaissance les plus élémentaires : le droit à la différence culturelle, religieuse, le droit au travail, le droit à une vie affective, liée à l'indépendance matérielle... L'homme à l'image de Dieu, c'est le fondement ultime de la dignité humaine. Chacun est unique dans ce qu'il apporte de sa richesse, de sa différence...

Quand l'Eglise est germination...

Nous accouchons difficilement d'un nouveau mode de vie en Eglise. Cela touche profondément la MDF et les équipes dont nous faisons partie. Nous expérimentons une Eglise où responsabilités et ministères se complètent... Nous découvrons jour après jour les richesses de cette complémentarité. Pourtant le ministère presbytéral est

aujourd'hui mis à mal : difficulté de l'appel et remise en cause de leur choix par un certain nombre de ceux qui se sont engagés sur cette route... C'est une douleur très grande pour ceux qui sont touchés, pour eux-mêmes mais aussi pour les équipes qui les accompagnent...

Que nous reste-t-il, sinon l'espérance que des germes sont là, dans la nuit, pour que lève une Eglise nouvelle d'où le visage du ministère presbytéral ne sera pas absent. Ce visage si nécessaire, dans son articulation avec les autres ministères, nous ne pouvons nous en passer ! Soyons audacieux en actes et en paroles pour que des formes nouvelles et multiples de ministères adviennent. Leur multiplicité ne pourra qu'enrichir notre travail "en terre étrangère", au-delà des terres chrétiennes.

Que l'espérance soit à vivre sur fond de mémoire pascale, cela nous traverse aujourd'hui comme un rappel lancinant. A nous de faire le passage, prenant appui sur ceux qui sont déjà passés...

* * *

L'espérance ne viendra jamais qu'à ceux qui ne l'attendaient plus

Hugues ERNOULT

Il ne s'agit pas pour moi de parler d'espoir. L'espérance n'est pas cette recharge énergétique dont on pourrait disposer quand le carburant vient à manquer... Euphorisant permettant de passer un mauvais cap, une sorte de "Mars" céleste ou de "Prozac" spirituel. L'espérance n'est même pas cette recharge de sens qui permettrait de faire face à l'absurdité de l'existence et du monde qui va. Elle n'est pas un refuge permettant de s'évader de l'impasse de nos vies et de réduire nos morts à de simples incidents de parcours... Elle est **dépouillement** ! (Phil 2)

"Non, pas cela !"... La révolte devant le scandale est peut-être la porte ! Entrer en espérance exige de se porter en certains lieux. Des lieux inaccessibles de notre propre chef : « *Seigneur, toi qui sais tout, tu sais que je t'aime.* » Et Jésus lui dit : « *Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu nouais ta*

ceinture et tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas. » (Jn 21, 17-18) Ces lieux sont des lieux de **silence** qu'il m'est dur de transcrire en mots... A vrai dire, je ne sais s'il est possible de trouver les mots pour dire quel sens pourrait prendre l'espérance là où les mots perdent leurs sens !...

Mourir à 35 ans de ne plus supporter une souffrance intérieure ! Mourir belle comme le jour ! Mourir solitaire malgré l'amour des siens et des kilos d'amis ! Mourir blessée de sa propre violence quand on a passé une bonne partie de sa vie à soigner les autres avec une tendresse que tout le monde lui reconnaissait. Mourir de trop chercher le bonheur et de ne pas le recevoir alors qu'il est donné. Mourir coupé du Père auquel on ne croit pas ! Plus rien à tenir ici, si les mots de l'espérance

existent, ils ne nous appartiennent pas...

« Les trois amis de Job apprirent tout ce malheur qui lui était advenu et ils arrivèrent chacun de son pays, Elifaz de Té-mân, Bildad de Shouah et Çofar de Naama. Ils convinrent d'aller le plaindre et le consoler. Levant leurs yeux de loin, ils ne le reconnurent pas. Ils pleurèrent alors à grands cris. Chacun déchira son manteau et ils jetèrent en l'air de la poussière qui retomba sur leur tête. Ils restèrent assis à terre avec lui pendant sept jours et sept nuits. Aucun ne lui disait mot, car ils avaient vu combien grande

était sa douleur. » (Job 2, 11-13)

Un seul pourrait encore tenir une parole : celui qui "est mort, a été enterré, est descendu aux enfers et... le troisième jour... !"

La parole entendue n'est pour moi qu'un simple souffle, expiration, esprit livré, murmure ténu du **silence** entendu par Elie au seuil de la caverne. Pourquoi le silence quand on se tient en ce lieu "seuil" est-il renaissance ? l'est-il en vérité ? Comment ce souffle nous fait-il passer de l'anéantissement à l'Esprit d'**enfance** dont il parlait à Nicodème ? *« L'espérance ne viendra jamais qu'à ceux qui... »*

* * *

Là où je ne l'attendais pas

Jean SACHET

J'avais dans un coin de ma tête cette contribution à écrire quand, au travail, j'ai reçu un appel téléphonique d'une maman "désespérée". Elle avait trouvé le numéro dans l'annuaire. Elle disait vivre dans un taudis, avec son mari et sa fille handica-

pée ; il lui était arrivé d'avoir envie de la tuer ; elle ne l'avait jamais quittée. Elle souhaitait ma visite et la redoutait car elle avait honte de sa maison.

Emilie a 12 ans, handicapée mentale et physique. Elle était allongée sur une

couverture, par terre, dans une pièce quasiment vide. Quand je me suis approché d'elle pour lui dire bonjour, elle m'a souri. A moi ? Au reflet de mes lunettes ? Au son de ma voix ? Peu importe, acceptons de ne pas savoir et de recevoir.

Elle a souri. Au milieu d'un passé d'enfermement, d'un avenir dont l'aggravation est certaine (sur le plan médical),

d'un présent où l'amour reçu l'a rendue capable de sourire. Si c'était cela l'espérance !

Le sourire de Dieu sur le visage de l'homme meurtri, cette confiance du Christ en son Père sur la croix. Là où je ne l'attendais pas, là aussi où il n'est pas raisonnable de l'attendre, là où je n'osais l'espérer parce qu'homme de peu de foi.

* * *

Une attention extrême à l'être Marie GUERINEAU

Pour moi, l'espérance est l'étincelle intérieure. Elle donne sa force dans une attention extrême à l'être, qui demande une volonté et un effacement à la fois. Elle nourrit le travail lent et patient, en profondeur, de l'amour en chacun de nous et entre nous. Elle accompagne le chemin de la Foi. Ce chemin nous met au pied de la croix dans la réalité de notre humanité, confrontés au doute, à la violence et à la

joie, dans la nuit noire et dans une clarté secrète qui ne se laisse pas ignorer. La foi est un long travail contre nos folles volontés, nos plans, nos peurs. C'est un engagement, prendre des risques, là où nous ne sommes sûrs de rien.

L'espérance se nourrit de la joie de s'être laissé faire dans la rencontre de Dieu et de l'humain, jusqu'à rejoindre sa plus grande intensité d'être.

* * *

Un "travail" de l'espérance ?

Marie-Thérèse WEISSE

Dans l'ordinaire des jours, des témoins de l'espérance m'ont précédée sans que je puisse, dans leur vie, distinguer, vraiment, l'espérance de la foi, de l'amour, du courage, de la capacité d'inventer, de proposer, de la prise d'initiative, d'une manière d'être présent ou de se retirer, de patienter ou d'intervenir...

Je constate aussi les effets dévastateurs du désespoir, de la perte des raisons de vivre, de la chute brutale des illusions, de l'amertume qui suit les trop fortes idéalizations. Parfois, au côté de parcours de longue déprime, je me demande si la capacité d'espérer, qui rebondit chez certains – et pas chez d'autres – même dans les événements graves, n'est pas comme d'autres "dons", une aptitude reçue, comme un cadeau de naissance ?

Peut-il y avoir un "travail" de l'espérance ?

"Nous ne pouvons vivre que dans l'entr'ouvert, exactement dans la ligne de

partage de l'ombre et de la lumière." Cette réflexion sur l'espérance me conduit à la "ligne de partage de l'ombre et de la lumière" dont parle R. Char. Elle me conduit à reconnaître mes complicités de mutisme, d'oubli et d'indifférence avec le désespoir où gisent certains et cependant le refus de m'y installer, croyant avec d'autres que le germe d'espérance est déposé en chacun, que l'humanité malgré ses tragédies et ses violentes contradictions, se construira grâce à la bonté, la foi en l'autre, la justice et la miséricorde. Ce germe d'espérance, même si les ténèbres de l'échec, de la peur, de la déception m'empêchent de le voir, la foi me dit que Quelqu'un l'est, au cœur de l'humanité, parce qu'il a effectué le passage de la mort à la vie, parce qu'il est ce passage : Corps vivant qui donne la paix, la joie, le souffle et le pardon, alors que dans sa victoire même, il garde les marques du crucifié. Ceux qui savent les passages extrêmes, là

où le combat vie/mort est quotidien, aigu, permanent, le disent mieux que moi, mais il nous est demandé à tous de le mener et donc de participer au "travail de l'espérance" en nous et entre nous.

En nous : que serait l'espérance en moi si elle ne concernait ma propre faiblesse ? Si ma précarité n'engendrait en moi que le réflexe de l'enfouissement du "talent" solitaire, y aurait-il place pour l'espérance ? Plutôt qu'enterrer... chercher

la source, la désensabler. Allumer une lampe, balayer la maison pour retrouver la pièce. Croire en la semence la plus petite, qui, au risque de la vie, devient arbre accueillant toutes sortes d'oiseaux. Croire au partage, sous la bénédiction de Dieu de cinq pains et deux poissons pour que d'autres trouvent leur nourriture. Croire à la trace lumineuse d'une parole qui s'impose malgré l'obscurité.

* * *

Alors... je chante !

Régis CHAZOT

Quand je dis espérance, je pense "**Promesse**". Mon espérance est **fondée** sur une promesse, sur "la Promesse".

Dans une promesse, il y a une part d'incertitude, une part d'inconnu, une part de doute... une part de confiance...

Comme dans ma vie, il y a certains jours incertitude devant un choix, une dé-

cision qui sera un moindre mal... devant une situation sans issue, sans solution, sans réponse positive...

Une part d'inconnu devant des lendemains flous, vagues, que j'ai l'impression de ne pas maîtriser... devant des enfants qui grandissent et qui iront là où ils voudront aller (pas forcément où je

voudrais qu'ils aillent), devant une organisation sociale à la dérive, ou les repères disparaissent ;

Une part de doute... Quand le bout du tunnel n'apparaît pas, quand les soucis s'additionnent les uns après les autres, quand l'angoisse s'installe...

Oui, certains jours de fatigue et de lassitude, où le combat pour l'autre apparaît secondaire, inutile, sans issue, où fatalité et pessimisme sont à l'ordre du jour. Certains jours où la mort me fait pressentir le vide et le néant, me fait approcher l'absurdité, l'inutilité du monde, la déchéance du corps...

Eh bien !... je pleure, je sanglote, je reste abattu.

« *Quel profit trouve l'homme à toute la peine sous le soleil ?* » (Eccl 1/3)

Je laisse sortir et s'exprimer ces sentiments d'absence, d'incohérence, de dégoût... Je souffre, quoi, je pâtis... (Cf. Job 7)

Tout alors me pousse à me recroqueviller, à me replier, à me renfermer sur Mon corps, sur Moi, sur mes affaires, sur Ma famille, sur Mon patrimoine, sur, en

somme, ce que je possède, ce que je tiens, ce que je maîtrise le mieux...

Et puis les forces de vie tirent vers un nouveau cycle, vers un nouveau printemps, vers la croissance, le développement, la puissance de la vie.

Je vois, en regardant dehors, "l'herbe qui a soif et recueille l'ondée".

Mais il n'y a pas que les cycles biologiques et physiologiques qui redonnent vie, qui recommencent, qui permettent de dire "demain".

Car, en regardant dehors, je vois aussi « *la mère apprenant que son fils est guéri... Le baiser perdu et l'amour retrouvé... Le mendiant retrouvant sa monnaie...* »

Je vois que l'homme peut se réjouir du bonheur de l'autre ; je vois que des voisins peuvent se lier, tisser des liens, s'appivoiser ; je vois le rire des enfants ; je vois le dynamisme des uns, la volonté d'autres pour construire, pour bâtir, pour faire que le monde prenne un visage humain à l'image de Dieu dont le Magnificat préfigure les traits et les contours

(Luc 1, 51-53) « *Il a dispersé les superbes, il a renversé les puissants de leurs trônes, il élève les humbles, il comble de bien les affamés, renvoie les riches les mains vides.* »

Je vois la persévérance de quelques-uns pour durer, discrètement, fidèlement, simplement... Quelqu'en soit le prix, comme pour, quel que soit le doute, l'inconnu ou l'incertitude, rappeler une promesse, rappeler "La Promesse", Promesse donnée... et Promesse tenue... Promesse tenue au Golgotha, dans la peur, dans la crainte, dans l'angoisse, dans le combat, en sommes dans la souffrance.

Le Christ en croix, le Messie, le sauveur, celui qui devait libérer le peuple juif

de l'occupant, celui-là même est crucifié, « *il a été compté parmi les scélérats.* » (Luc 22, 37)

Promesse tenue, mais quelle surprise, Quelle déroute !

« *Cet amour de Dieu qui va jusqu'à la croix, il est mon espérance, et aujourd'hui je crois...* »

Espérance, fondée sur la **confiance** au Dieu fait chair, mort sur la croix, enseveli, ressuscité le troisième jour... donnant, témoignant, accomplissant la Promesse, qui permet d'entendre « *dans la voile de la nuit, où se lève le silence, une lumière a jailli, qui trace notre espérance.* » Alors les soirs de blues, je chante : « *Les soldats ont enchaîné tes mains...* »

Espérer contre toute espérance (Rm 4, 18)

... à partir du Brésil

Ernanne PINHEIRO
prêtre du diocèse de Recife

Ernanne est responsable du Centre culturel missionnaire de Brasília. Auparavant, il a été secrétaire de la Conférence épiscopale du Brésil. Il est, depuis longtemps, en lien avec les prêtres de la MDF.

Observation du traducteur : Le même mot brésilien - *esperar* - signifie : attendre et espérer.
De même, il n'y a qu'un seul mot pour exprimer : espoir et espérance.

Introduction

Au Brésil, on se prend à attribuer le nom "dinosaur" à celui qui croit à des alternatives qui vont au-delà du modèle présenté par l'économie de marché.

Notre population, appauvrie et religieuse, de tradition fataliste, en vient à se sentir de plus en plus impuissante devant l'avalanche de messages de pseudo-irréversibilité du processus de globalisation. Héritiers d'une culture conformiste, à base

d'esclavage, nous sommes actuellement pris dans les chaînes d'une nouvelle culture qui conditionne la recherche d'une société différente. Un humoriste a défini le Brésilien comme professionnel de... l'espérance (au sens d'attitude d'espoir jamais atteint).

Les musiques populaires, expressions de la culture des gens simples, sont parsemées de conformismes. Ce n'est pas par hasard qu'un des maîtres de la chanson brésilienne, Francisco Buarque de Holanda, dans une chanson intitulée **Pedro Pedreira**, chante la vie au jour le jour de notre peuple sous ce personnage collectif : « *Pedro Pedreira attend le train, attend la chance, attend la mort ; la femme de Pedro attend un fils pour attendre lui aussi.* » ... Serait-ce que le petit-fils de Pedro Pedreira va attendre, lui aussi, toujours ?

Au seuil du nouveau millénaire, à voir les orientations signalées par les statistiques, de nombreuses questions surgissent quant à notre destin : Quel sera le sens du déplacement de population, par le biais de la croissance démographique, des pays riches (de l'Europe et des Etats-Unis) vers les

pays jusqu'alors appelés du Tiers-Monde (Asie, Afrique et Amérique latine) ? Les estimations chiffrées nous indiquent qu'en l'an 2100, l'Asie à elle seule aura la moitié de la population mondiale. L'Afrique, qui en 1950 ne comptait que 8 % de la population mondiale, en aura 20 % dès l'an 2025. Ces continents auront les populations jeunes du monde. Que signifie cette jeunesse – appauvrie (la plus grande part de la population) – manipulée par une minorité toute investie dans la concentration de l'économie et du pouvoir mondial ? Cette population vivra toujours plus concentrée dans les grandes métropoles. Quelle espérance à l'horizon ?

L'Espérance chrétienne ne peut être défaitiste, mais ne peut non plus s'identifier ni avec un optimisme béat ni avec l'euphorie ; toutefois, elle a besoin de signes. De façon globale, ces signes s'identifient avec la victoire de la culture moderne (mais est-ce vraiment cela la modernité ?), résumée dans l'avancée technologique. Où réside l'espérance des pauvres ? On parle de "pouvoir local", de prise de conscience croissan-

te de "citoyenneté" ; mais comment faire pour que de l'éclosion de ces germes de vie puisse fleurir une société nouvelle ?

Notre réflexion portera sur trois points :

1. - L'espérance des pauvres dans le contexte de globalisation.
2. - Notre espérance, à partir du Brésil, en Amérique latine.
3. - Les signes d'espérance dans une nouvelle "sensibilité".

*
* * *

I. - **L'espérance des pauvres dans le contexte de globalisation**

Dans un article publié par le DIAL (1-15/01/97) : *Les grandes mutations économiques et leurs conséquences sociales*, Jacques Chonchol, ancien ministre chilien, retrace l'évolution du monde durant le

20^e siècle selon trois périodes, à la lumière du livre de Eric Hobsbawm. La troisième phase s'étend du milieu des années 70 à aujourd'hui, et peut être caractérisée comme une étape d'insécurité et de crises et, en certains endroits du monde comme l'Afrique, l'ancienne Union Soviétique et anciens pays socialistes de l'Europe, de véritable catastrophe.

Pour affronter ces crises, on a proposé des **ajustements structurels** basés sur la prédominance et l'unification des marchés, articulés par les entreprises multinationales. L'entrée du capitalisme dans une nouvelle étape de son développement se caractérise par le fait que les grandes compagnies multinationales commencent à contester la souveraineté des Etats nationaux. Cette nouvelle étape est marquée par le concept de globalisation. Le monde de la globalisation vise la réduction des frontières géographiques, c'est bien vrai, mais l'idéologie de la globalisation contribue surtout à l'uniformisation des élites pour la défense de leurs intérêts. Si le processus technologique de

globalisation semble devenir irréversible, pourquoi devrait être irréversible également la dispute pour le contrôle de l'avancée technologique et économique ? Pourquoi sous-estimer la capacité de réponse des différents pays aux pressions externes sur leurs économies et leurs institutions ?

Les évêques d'Amérique latine et des Caraïbes, à Santo Domingo, 1992, faisant le bilan du "nouvel ordre économique", attirent déjà notre attention sur les conséquences de ces ajustements pour les pauvres : « *Les ajustements économiques, même s'ils peuvent être bénéfiques à longue échéance en freinant l'inflation et en stabilisant l'économie, produisent habituellement une grande détérioration du niveau de vie des pauvres...* » (n° 196) Ils énoncent comme **défi pastoral** : « *Devant la crise des systèmes économiques qui ont conduit à des échecs et frustrations, on présente habituellement comme solution une économie de libre marché prônée par beaucoup sous le vocable de néolibéralisme et avec une portée qui va bien au-delà du simple champ*

économique et qui trouve sa source dans des interprétations étroites et réductionnistes de la personne humaine et de la société. » (n° 199) Entre autres **orientations pastorales**, les évêques adoptent la suivante : « *Dénoncer les mécanismes de l'économie de marché qui lèsent fondamentalement les droits des pauvres. Nous ne pouvons nous taire à l'heure où personne n'est attentif à leurs intérêts.* » (n° 202)

Deux réunions internationales récentes traitent de la question sociale comme étant un défi à affronter avec urgence. Premièrement, un séminaire organisé par le BID (Banque interaméricaine de développement) en septembre 1996, quand l'économiste John Williamson, qui avait aidé à conclure "l'accord de Washington", responsable pour les grandes thèses du Néolibéralisme, propose d'ajouter deux nouvelles clauses à l'ancien décalogue néolibéral : augmentation des dépenses publiques pour l'éducation et réorientation des ressources de l'Etat pour le secteur social. Cette nouvelle perspective, si elle est adoptée changera-t-elle

la structure de distribution de la richesse et du pouvoir en Amérique latine ou s'agit-il seulement d'un répit, d'une soupape de sûreté ? De fait, les conséquences sociales fondamentales du néolibéralisme, principalement le chômage, ont des causes structurelles.

Une autre rencontre importante fut le **Sommet mondial de l'alimentation** réalisé à Rome, en novembre 1996. Près de 800 millions de personnes au monde meurent de faim ou sont sous-alimentées. D'où la question fondamentale : l'assurance alimentaire constitue-t-elle un droit de l'humanité ou une prérogative du marché ? La tension entre ces deux positions a dominé la réunion entre les Organisations non gouvernementales (ONG) et certains gouvernements. En définitive, la faim dans le monde est principalement un problème politique et d'ordre économique.

Les deux réunions entrent de plein fouet dans la réalité de notre pays. Au Brésil, le nouveau modèle de caractère néolibéral modifie l'orientation du développement

des dernières décades. De fait, les solutions offertes par les ajustements structurels ne font que privilégier ceux qui sont déjà intégrés. Croissent chômage et exclusion sociale.

Selon les données des Nations-Unies (PNUD), le Brésil se divise en trois pays : une petite Belgique, une moyenne Bulgarie et une immense Inde. Pour la deuxième année consécutive – selon les données de la Banque mondiale – le Brésil continue à recevoir le triste trophée de champion de l'inégalité sociale.

En guise de comparaison, nous pouvons caractériser, à l'aide de **quelques "indicateurs"**, des changements significatifs dans le pays au cours des trois dernières décades (1960-1995). Les données parlent d'elles-mêmes. Attirent particulièrement l'attention : la diminution de la population rurale, la diminution de la fécondité, la concentration des revenus. Sera-t-il impossible de maintenir des ajustements structurels tout en garantissant succès économique et investissements sociaux ?

Réflexion

BRESIL 1960	INDICATEURS	BRESIL 1995
70.070.457	Population du pays	156.904.899 (1196)
55 %	Population rurale	21 %
55 %	Population en âge d'activité	62 %
2,7 %	Population de plus de 65 ans	6 %
93 %	Population catholique	83 % (1991)
61 %	Population blanche	54 %
9 %	Population nègre	5 %
29 %	Population métissée	40 %
2.99 %	Taux de croissance annuel	1,4 %
6,28 enfants par femme	Taux de fécondité	2,5 % enfants par femme
118/1000	Taux de mortalité infantile	38/1000
15.543.332 (22% de la pop.)	Electeurs	101.284.121 (65 % de la pop.) (1991)
18,7 millions d'hommes et 4,1 millions de femmes (32 % de la population)	Population économiquement active	44,2 millions d'hommes et 29,9 millions de femmes (48 % de la population)
54 %	Main-d'œuvre agricole	15 %
Les 10 % plus riches détiennent 39,6 % du revenu national	Distribution du revenu national	Les 10 % plus riches détiennent 48,2 % du revenu national
39,6 %	Analphabétisme dans la population de 15 ans et plus	17,2 %
43 %	Population de moins de 14 ans	32 %

Sources : Journal "Folha de São Paulo", 12/01/97

La violence en monde rural et en ville (avec des massacres particulièrement horribles), le chômage, l'insécurité défient toutes statistiques. Nous avons vécu ces dernières années des manifestations de violence qui révèlent leur caractère structurel, en totale contradiction avec des positions réfléchies.

Parodiant Bertold Brecht, la Centrale unique des travailleurs (CUT), dans son message de Noël dernier, exprime cette réalité, souhaitant "qu'en 1997 les actions collectives l'emportent sur les actions individuelles" et observe :

Ils sont venus et ils ont tué les prisonniers du Carandiru,

Je n'en avais rien à faire, j'étais un homme libre.

Ils sont venus et ils ont tué les Indiens de l'Amazonia.

Je n'en avais rien à faire, j'étais déjà civilisé.

Ils sont venus et ils ont tué les enfants de la Candelaria.

Je n'en avais rien à faire, j'étais d'un autre quartier.

Ils sont venus et ils ont tué les sans-terre de Corumbiara et Eldorado.

Je n'en avais rien à faire, j'étais en ville.

Ils sont venus et ils ont réduit des milliers de postes de travail.

Je n'en avais rien à faire, j'étais sans emploi.

II. - Notre espérance, à partir du Brésil, en Amérique latine

La réflexion théologique en Amérique latine a pris très au sérieux le thème de l'Espérance. Nous sommes le "continent de l'Espérance", en dépit du fait de vivre le défi que Medellin a appelé : "Injustice institutionnalisée". Ceci n'exclut pas des transformations profondes dans la région, exigeant de l'Eglise une présence dynamique et lucide. Cette présence, comme signe d'espérance pour son peuple, fait partie de sa mission. Et c'est ainsi que continuent aussi fortes certaines idées maîtresses de Vatican II, quand il est dit clairement que l'espérance eschatologique ne diminue nullement l'importance des tâches terrestres mais soutient leur pleine exécution par de nouveaux motifs. « *Ils s'éloignent de la vé-*

rité ceux qui, sachant que nous n'avons point ici-bas de cité permanente (Hb 13, 14) croient pouvoir pour cela négliger leurs tâches humaines, sans s'apercevoir que la foi même leur en fait un devoir plus pressant. »

Dans la langue brésilienne (le portugais du Brésil), nous avons le même mot pour parler des espoirs historiques et contingents et de l'Espérance qui en transcende l'achèvement dans le temps et l'espace.

Quelques points méritent un peu plus d'attention dans la réflexion sur l'Espérance.

Le thème des **promesses**, par exemple. Le cœur de la Bible a été étudié en relation avec l'histoire actuelle, avec les processus historiques de libération. Il faut bien voir que ces "promesses" dynamisent l'histoire actuelle et sont ouvertes à l'Espérance, au futur...

Dans son livre "Théologie de la libération", le théologien Gustavo Gutierrez s'exprime ainsi : « *L'Espérance de nouvelles interventions de Dieu repose sur la fidélité de Iahweh : sur la fermeté de son amour*

pour son peuple, manifesté dans les précédentes initiatives à sa faveur. Ces nouvelles actions conduisent à une intervention qui se réalisera à la fin de l'histoire, et qui s'en alimentera. » (p. 140 - 141) L'effort de l'auteur pour prendre en considération les orientations de Vatican II, mettant en relation l'Espérance eschatologique avec les exigences de transformation sociale, le conduit à affirmer : « *Le conflit grâce-péché, la venue du Royaume, l'Espérance de la Parousie sont aussi, de façon nécessaire et inévitable, réalités historiques, temporelles, terrestres, sociales, matérielles. Les prophètes annoncent un règne de paix. Mais la paix suppose l'établissement de la justice : "Le produit de la justice sera la paix, le fruit de l'équité, la tranquillité pour toujours" (Is. 32, 17), la défense du droit des pauvres, le châtement des oppresseurs, une vie sans crainte de tomber dans l'esclavage, la libération des opprimés. Paix, justice, Amour, ce ne sont pas là des réalités intimistes, des attitudes intérieures : ce sont des réalités sociales, supports d'une libération historique... »* (p. 145)

La rencontre définitive avec le Seigneur mettra fin à l'histoire, mais elle commence déjà dans l'histoire. Au long de l'A.T., Dieu est l'expression finale et la garantie de l'Espérance (Ps 130, 5-7) de l'individu (Ps 71, 5) et du peuple en général (Jr 14, 8 ; 17, 13). On espère dans le Seigneur (Is 51, 5), de Lui vient la salvation en plénitude (Gn 49, 18), au sein d'une histoire remplie de contradictions et d'infidélités (Os 12, 7 ; Jr 29, 11 ; 31, 17 ; Is 40, 31). Les prophètes ont brandi la bannière de l'Espérance aux moments critiques de l'histoire, montrant du doigt la rénovation des temps messianiques (Os 2 ; Is 40, 66 ; Ez 36, 37). La plénitude messianique demeure réservée à Dieu ; dans la libération, réalisée dans l'histoire, cependant, il y a annonce et anticipation d'une certaine façon de cette réalisation. Sans efforts concrets de libération, l'Espérance eschatologique perd son lien avec la vie de l'homme et, par conséquent, sa crédibilité.

Entre nous, le plus grand défi de l'eschatologie est, avant tout, l'affrontement avec la propre vie – le manque de vie de

toute une population. Nous sommes appelés à rendre actuelle l'expérience de la résurrection dans le processus de libération, y compris structurelle, des peuples opprimés.

L'Espérance eschatologique en vient également à être réfléchie comme identifiée à la **proximité du Salut de Dieu** : le Salut promis devient déjà présent. La proximité du Salut de Dieu, c'est le propre Règne de Dieu déjà présent, mettant en relation l'engagement pour un monde plus juste et la croissance du Règne.

L'Espérance du chrétien est une "Espérance vive" (I P 1, 3) unie à l'Amour (I Cor 13, 13) et à la Foi dans le Christ. Une pleine activité de vie – de justice, de charité – sont, par conséquent, des signes qui ne trompent pas de la présence du Royaume, puisque l'Absolu de Dieu se rend présent dans les moindres manifestations de charité, de justice, de service, de pardon, même lorsqu'il se revêt des vêtements en lambeaux du pauvre, se cache dans une prison ou pleure de faim. C'est toujours l'Absolu de Dieu qui se donne à expérimenter selon la norme du salut. Le Règne de Dieu

se laisse comprendre à partir de Dieu expérimenté et annoncé par Jésus.

Une telle perspective nous éloigne des optimistes hâtifs ou ingénus qui assimilent de façon très linéaire, progrès humain et croissance du Royaume définitif. C'est ainsi que s'exprime le théologien João Batista Libânio dans son livre "Eschatologie chrétienne" (Vozes, 1985, p. 142-143) : « *Un grand progrès se paie au prix du sang d'énormes couches de population pauvre du propre pays ou d'autres pays. Une telle exploitation ne peut être le matériel de construction du Royaume définitif. Elle ne supportera pas le feu du jugement et disparaîtra comme paille ou foin. Seules, les situations de vie, ou en vue de la vie des hommes et des femmes de nos sociétés sont capables de venir à maturité dans l'histoire glorifiée. De son côté, le cri des pauvres, la clameur des opprimés, au fur et à mesure qu'ils se transforment en histoire de liberté et de vie, sont le ciment du Royaume définitif.* »

L'Espérance des chrétiens, parce que fermement ancrée dans le Christ (HB 6, 18s), dans le cheminement à la suite de Jésus

crucifié mais ressuscité, doit être joyeuse et courageuse (Rm 12, 12 ; I Th 5, 8). Cette Espérance ne trompe pas, bien qu'en prise aux tribulations qui exigent persévérance (Cf. Rm 5, 5). Nous sommes appelés, chaque jour, à rendre compte de cette Espérance, comme Abraham, **espérant contre toute espérance** (Rm 4, 18). Telle est la devise de l'actuel cardinal de São Paulo, Dom Paulo Evaristo Arns, devise qui a tant exigé de lui pour mériter confiance. C'est aussi le "slogan" des minorités abrahamiques du monde, articulées pendant longtemps par Dom Helder Câmara.

III. - Signes d'Espérance dans une nouvelle sensibilité

En dépit du contexte obscur de la réalité que nous avons constaté, une nouvelle sensibilité se fait jour. L'opiniâtreté de l'espérance réclame sans cesse de nouveaux horizons. Quand tout paraît obscur, surgissent des signes lumineux d'opiniâtreté et de résistance. Plus forts se manifestent les défis,

plus fortes les incitations à y répondre. Dom Helder Câmara, en pleine dictature militaire, s'exclama pour les journalistes : « *Plus noire se fait la nuit, plus elle recèle en elle l'attente du lever du jour.* »

Dans le texte base de la Campagne de fraternité 1996 sur Fraternité et Politique, il est un ensemble de paragraphes sur la "nouvelle sensibilité" qui se fait jour entre nous : elle s'annonce féconde en signes d'espérance.

Je transcris les numéros de paragraphes à ce sujet (93 à 98), sachant le poids moral de la Campagne de fraternité, planifiée et coordonnée, chaque année, par la propre Conférence épiscopale du Brésil (CNBB), durant le Carême. Cette sensibilité qui se fait jour met en valeur, comme des boussoles pour la construction de la nouvelle société, la nécessité **de redéfinir le rôle de l'Etat** • la nouvelle conscience de devoir participer • l'éveil de la solidarité • l'affirmation de la pluralité et de la différence comme valeurs • l'affirmation du pouvoir local et la municipalisation • la valeur du temps présent • la radicalité de la dignité humaine et de la solidarité.

« La crise a mis en question d'antiques certitudes, mais a ouvert le chemin pour de nouveaux modèles et de nouvelles sensibilités. Si, d'un côté, la proposition néo-libérale réduit considérablement le rôle de l'Etat, laissant les plus pauvres sans appui, d'un autre côté, il n'y a pas de doute que nous devons redéfinir le rôle de l'Etat, dépassant l'identification entre "public" et "d'état". Il faut aujourd'hui redéfinir ce qui est public et ce qui est privé, concevoir de nouvelles formes de propriété sous contrôle populaire, pas nécessairement de l'Etat, qui s'opposent aux monopoles privés, transnationaux, en train de se former pour substituer les monopoles d'Etat.

Se forme aussi, une **nouvelle conscience participative**, traduite par la dite "action citoyenne". L'idée d'attribuer exclusivement à l'Etat la solution de tous les problèmes se trouve dépassée. Une prise de conscience se fait des limites de possibilité d'action de l'Etat face aux graves et complexes défis rencontrés aux plans social, culturel, économique et politique. En outre, une nouvelle sensibilité éveille **la solidarité** et

la conviction de ce que chaque citoyen est aussi responsable pour la solution des problèmes nationaux ou locaux et de ce que quelques gestes concrets peuvent contribuer à les solutionner. L'action citoyenne n'est pas conçue comme remplacement ou substitution de l'action de l'Etat, mais comme complément. Elle va au-delà des formes anciennes d'assistencialisme charitable, par son caractère communautaire, et non individuel, et par sa perception claire de la dimension politique des problèmes qu'elle tente d'affronter. L'action citoyenne choisit un modèle de réseau de coopération. Ici aussi, il y a un élément de nouveauté.

Un autre aspect qui surgit parmi les nouveaux modèles, c'est l'affirmation de la **pluralité et la différence comme valeurs**. Si la modernité, d'un côté, affirme la subjectivité, d'un autre, en affirmant de manière claire la valeur de la raison instrumentale, elle tend à l'uniformisation et à la négation de la valeur des différences et du particulier. La crise de la modernité permet, ainsi, l'affirmation de la diversité par un mouvement qui peut donner naissance soit

à l'indifférence, soit à la véritable acceptation des différences à partir du respect de l'autre. L'affirmation des différences entraîne la valorisation du local et du régional.

Au plan politique, cette valorisation se traduit par **l'affirmation du pouvoir local et par la municipalisation** comme tendance contraire à la centralisation. La solution des grands problèmes nationaux est pensée à partir de la solution des problèmes locaux et de projets modestes au lieu de trop grands projets. D'un autre côté, on voit de nouvelles possibilités de contrôle et de rigueur des actes du pouvoir local, plus proche de l'électeur. Différentes expériences qui sont en cours, en différents municipes, vont en ce sens et donnent l'espoir d'une grande rénovation politique.

Autre aspect qui se manifeste parmi les nouveaux modèles, c'est celui de **l'affirmation de la valeur du temps présent**. Le projet moderne, avec son idée de progrès, a souvent contribué à une dévalorisation du temps présent qui devrait être sacrifié en fonction d'un futur qui est en train de se construire. A de nombreuses personnes et à

des générations entières ont été demandés des sacrifices au nom du progrès. La démythification du progrès permet de valoriser le temps présent, comme lieu de la réalisation du bonheur, et également de percevoir qu'on ne peut attribuer de valeur aux seuls buts à atteindre dans le futur. Les changements ne se font que par un processus de transformation qui doit être capable de produire bien-être et bonheur, même si l'on peut exiger des sacrifices.

Enfin, on doit relever l'affirmation de la radicale dignité humaine et de la solidarité comme fondements de la nouvelle société où "justice et paix s'embrasseront" (Ps 85, 11). Ces nouveaux événements, qui peuvent aujourd'hui se rencontrer en diverses propositions et actions en cours de développement, permettent de maintenir l'espérance et de retrouver le sens de l'utopie, placée non plus dans le dessein achevé d'une société future, mais dans un processus, au cours duquel, guidés par la **boussole de nos principes et valeurs**, nous pouvons agir politiquement pour construire une société fraternelle. »

Dans le cadre de cette nouvelle sensibilité qui se fait jour, nous pouvons découvrir quelques attitudes et actions concrètes, de petits projets ou organisations qui parviennent à être des **signes d'espérance pour le peuple**, à partir des organisations de la société, à partir de l'action évangélisatrice.

En dépit du manque de projet global pour le pays, nous pouvons remarquer :

a) La sensibilité devant la clameur des affamés (32 millions vivant dans la misère selon les statistiques de 1993) a éveillé une certaine mobilisation, mettant en œuvre de façon créative, des réponses immédiates, articulées par la dite "Action citoyenne". Pour le moment, un travail se fait de repérage des **actions de solidarité**, provoquant échanges entre les différents acteurs.

b) La question de la terre, un défi permanent, a obtenu quelques résultats, encore insuffisants. Les massacres de Corumbiara et Eldorado dos Carajás (déjà signalés plus haut) ont secoué les consciences et mis en

évidence, avec plus de clarté encore, l'urgence d'une **Réforme agraire**. Dans ces conquêtes, le mérite en revient en particulier au travail articulé et méticuleux, au niveau national, du Mouvement des Sans-terre, surtout au moyen d'occupations de terres.

c) Est en hausse la conscience de l'extrême nécessité d'une **Réforme du Pouvoir judiciaire**, sur la base de critères éthiques, aux différents niveaux de la société civile.

d) Les élections municipales de fin 1996 ont vu l'accès aux responsabilités d'un nombre expressif de **Maires et de Conseillers municipaux**, porteurs de projet de citoyenneté pour leurs municipes.

Quant au travail de l'Eglise catholique, on pourrait souligner :

e) Quelques **déclarations de la CNBB** dénonçant les massacres, les abus du pouvoir judiciaire, insistant sur l'urgence de la

Réforme agraire... La Conférence épiscopale a organisé un séminaire avec des juristes et professeurs d'éthique pour présenter des réflexions en vue de la Réforme du Pouvoir judiciaire.

f) Le "**cri des exclus**", une initiative de la Pastorale sociale de l'Eglise, parvient à attirer l'attention sur l'augmentation du chômage dans le pays et la nécessité de mesures appropriées.

g) Les **campagnes de fraternité**, chaque année, arrivent à être une expression prophétique, prenant position sur des thèmes qui interrogent la conscience nationale.

h) Au mois de juillet prochain, aura lieu la **9^e rencontre interecclésiale des Communautés ecclésiales de base (CEB)**, sur le thème : CEB et masses. Ces rencontres nationales demeurent une occasion, grâce à une longue préparation, de fortifier le travail de l'Eglise au sein des couches populaires.

i) Il y a en outre un effort croissant au sujet de la **Pastorale urbaine** qui recouvre aussi bien une planification pour l'action de l'Eglise dans la cité et l'action de Pastorales sociales spécifiques, que la valorisation des initiatives d'accompagnement des gens qui vivent dans la rue.

j) Le projet "**en direction du nouveau millénaire**" se propose de mieux articuler les actions d'Eglise, autour des Orientations de l'Eglise au Brésil, à la lu-

mière des décisions du Congrès missionnaire latino-américain (COMLA 5) réalisé au Brésil en juillet 1996. Son axe principal est la recherche d'une **évangélisation inculturée**. Le lancement de ce projet national fut réalisé en l'Eglise de la Candelária à Rio de Janeiro, en décembre dernier, lieu dramatiquement symbolique pour avoir été le théâtre du massacre d'enfants de la rue en 1993.

« *L'Espérance ne trompe pas...* » (Rm 5, 5)

Comment espérer sur une terre étrangère

Jean BIEHLER

prêtre de la Mission de France

Rendre compte de notre attachement au Christ, source de notre espérance est-ce dire : en dehors de cette appartenance, point de salut ? Non ! Mais pourquoi ? La deuxième partie de cette étude essaie d'avancer sur cette question difficile, mais centrale pour la mission.

2^e partie : APOLOGIE DE L'ESPERANCE

Nous avons vu qu'un chemin pour ne pas buter, pour arriver à passer, là où, à vue humaine on bute (aporie), c'est de nous ouvrir à la dimension pascalle que prend pour un croyant, cette expérience de l'espérance blessée. Cette conversion de la vie du

croyant, qui quelque part est mort avec le Christ, donne à ses actes, à ses choix libres un poids d'éternité qui engage : ce que nous vivons, et dans l'incertitude du présent, c'est lié mystérieusement à la "Gloire" de Dieu. Il nous faut donc vouloir vivre,

faire nos choix, non pas avec des schémas ou un savoir préétabli de la volonté de Dieu, – *seul l'Esprit peut nous faire "vouloir ce que Dieu veut"*¹ – mais simplement (!), librement, gratuitement, avec confiance, "pour la Gloire de Dieu"... pour sa haute louange...

1. - Du Passage de l'aporie à l'impératif de l'apologie

Face à notre expérience de départ, l'aporie, il y a donc l'expérience mystérieuse d'un passage. C'est une expérience "exposée" dans tous les sens du terme. Il y a la "nécessité de rendre compte" de Celui qui est central dans la conversion de notre vie d'où procède le "passage".

"Apologie" donc. Je prends le mot dans la première lettre de Pierre 3, 13-15. *Et qui vous fera du mal, si vous vous montrez zélés pour le bien ? Bien plus, au cas où vous auriez à souffrir pour la justice, heureux êtes-vous. N'ayez d'eux aucune*

crainte et ne soyez pas troublés ; mais sanctifiez dans vos cœurs le Christ qui est Seigneur. Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte.

Je propose, par rapport à notre question, d'interroger de plus près ce passage et son contexte.

1) Nécessaire inculturation, mais en restant fidèles à la source de l'espérance qui fait vivre

La lettre, écrite à Rome, par un disciple immédiat de Saint Pierre, de culture grecque, vers 75-80, exhorte les fidèles d'Asie mineure à tenir bon dans l'épreuve.

Le contexte propre à cette lettre nous intéresse particulièrement : il ne s'agit pas d'une persécution déclarée, mais d'un climat de suspicion à l'égard de ces chrétiens, qui ont un comportement différent dans la société, différent, donc inquiétant, suscitant l'agressivité...

1.- C. Dagens, *Lettre aux Catholiques de France*, p. 63.

Les chrétiens sont interpellés par l'auteur de la lettre en tant que *Par oïkoï* : "étrangers domiciliés" :

1 Pi 1, 1 : *Pierre apôtre de Jésus-Christ, aux élus qui vivent en étrangers dans la dispersion...*

1 Pi 2, 11 : *Bien-aimés, je vous exhorte, comme des gens de passage et des étrangers... Aussi : Conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour sur la terre* (1, 17).

Le but de ces exhortations (surtout de 2, 11 à 3, 12) est d'obtenir une relative "soumission" des chrétiens aux usages culturels, pour ne pas choquer, pour ne pas prêter le flanc aux calomnies ; mais soumission relative, car les chrétiens ont d'abord à être *serviteurs de Dieu* (2, 16). *Honorez tous les hommes, aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi. v.17...* S'intégrer, sacrifier le cas échéant aux conditions dans lesquelles on vit, mais avant tout garder la "crainte", au sens biblique, de Dieu.

On est donc devant des exigences relativement contradictoires : d'une part ne pas choquer le monde dans lequel on vit, s'y

"intégrer", d'autre part, même si certains "honneurs" sont dus au monde, la "crainte" est pour Dieu. Tout se passe comme s'il s'agissait pour l'auteur de la première de Pierre en même temps de veiller à une bonne inculturation des chrétiens, et de rappeler très fort que la source de l'espérance chrétienne est ailleurs, d'une autre nature que ce qui peut provenir du monde : Dieu, ou *le Seigneur Jésus-Christ*. Et il s'agit d'autant plus de se souvenir de cette spécificité de la Source de l'espérance pour les chrétiens qu'ils subissent la pression, qu'ils sont inquiétés (*pressés de toutes part, pourchassés* comme dit la 2^e aux Corinthiens 4, 9).

2) Nécessité d'un "rendre compte" chrétien de l'espérance

Dans ce contexte, l'exhortation de la 1^{ère} de Pierre porte donc sur l'espérance dans sa spécificité chrétienne. Il ne s'agit pas ici simplement de dire, dans un contexte qui anticipe implicitement sur la Gloire pascale à laquelle le disciple (qui d'une cer-

taine manière est mort avec le Christ) est promis, que l'on *pass*e dans des *impasses* : il s'agit de "rendre compte" explicitement de l'espérance qui est en nous.

Plus précisément, d'après le texte : d'être prêts à une "défense" (*apologia*)², devant quiconque, demande "compte", c'est-à-dire aussi demande la "raison" (*Logos*) du fait que nous vivons de l'espérance.

Rendre compte, défendre la raison de notre espérance devant tout un chacun... Car, quoiqu'il en soit de notre inculturation, nous sommes aussi étrangers...

La connivence, nous venons de le voir dans ce que dit aussi cette même lettre de Pierre, avec les valeurs positives du monde dans lequel on se trouve est certes souhaitable, et également déjà pour rendre possible la mission³. Mais il ne faut pas pour autant

se tromper sur les raisons d'espérer : le contexte des difficultés, des persécutions rappelle peut-être cela de manière plus cruciale : au moment où on nous demande "compte", "raison" de l'espérance qui est en nous (*Logos peri tès en umin elpidos*, 3, 13), – "défense" (*apologia*, Ibid.) pour laquelle nous devons toujours nous tenir prêts, dans notre monde – la seule chose qui vient, c'est : Dieu, par Jésus-Christ. *L'esprit prêt pour le service, soyez vigilants et mettez toute votre espérance dans la grâce qui doit vous être accordée lors de la révélation de Jésus-Christ.* (1, 13). *Par lui (le Christ) vous croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la Gloire, de telle sorte que votre foi et votre espérance reposent sur Dieu.* (1, 21) Par le Christ mort et ressuscité, nous donnons raison de

2.- *Apologia* n'a pas tant le sens contemporain d'"apologie" que le sens de *plaidoyer, défense présentée*, dans un contexte de tribunal. Cf. Ac 25, 16 : *Je leur ai répondu (en défense) qu'il n'était pas de règle chez les romains de livrer un prévenu...* II Co. 7, 11 : *De toute façon, vous avez prouvé (défendu) que vous étiez nets dans cette affaire...* Luc 12, 11 : *Ne vous inquiétez pas de savoir comment vous défendre et que dire...* Luc 21, 14 : *Mettez-vous dans l'esprit que vous n'avez pas à préparer votre défense...*

3.- Cf. infra, notre deuxième point : De l'apologie de la particularité de notre espérance à l'universalité de la mission.

notre espérance : c'est une expérience de Grâce, c'est l'expérience de la Grâce, Dieu, – et il nous incombe dès lors de "défendre" cela aux yeux du monde.

On comprend mieux désormais les recommandations de s'accorder à la vie du monde païen, allant jusqu'à la soumission aux gouvernements : il s'agit en fait d'accentuer ce qu'il peut y avoir de bon, manifestant ainsi en fait la Gloire de Dieu : *Ayez une belle conduite parmi les païens, afin que, sur le point même où ils vous calomnient comme malfaiteurs, ils soient éclairés par vos bonnes œuvres et glorifient Dieu au jour de sa venue.* (2, 11-12)

Il y a donc un état de vie dans le monde qui est espérance, joie malgré l'adversité : *Aussi tressaillez-vous de joie, même s'il faut que vous soyez affligés par diverses épreuves* (1, 6). Mais cette vie qui fait montre d'une cohérence étrangère au monde est celle du chrétien.

Il y a donc aussi l'expérience que cette joie qui, le cas échéant, peut sans doute être liée à ce qui advient dans le monde, ne pro-

vient pas essentiellement du monde : c'est une expérience de la Grâce, et nous avons à en nommer la provenance, Dieu, par-delà les déconvenues, les difficultés, à cause de Jésus mort et ressuscité, et c'est en faisant cela que nous donnons à toute notre vie une cohérence qui interroge le monde.

Vivre dans l'espérance, c'est donné, cela vient de Dieu : c'est l'expérience de la Grâce, particulièrement nette dans un contexte de menaces, d'incertitudes. Ce que nous expérimentons dans nos vies comme espérance, la joie même dans l'adversité, il nous est donné en tant que chrétiens, de le nommer dans sa provenance. Il y a une cohérence de l'ensemble de notre vie : tout s'organise à partir de Celui que nous nommons comme son point central, sa "Pierre d'angle".

L'*apologia* est là, la nécessité de rendre compte de ce qu'il nous est donné de vivre en plein monde dans une cohérence étrange, inouïe, – repérable à la joie dans l'adversité, à la confiance – à cause de Dieu tel que nous le révèle le Christ mort et ressuscité. L'*apologia* ne vient pas "après" l'expérience de "passer là où on ne passe

pas" : *"manifester la raison"* de ce "passage" étrange fait partie de l'acte, de l'expérience même de l'espérance. Ebranlés, nous ne sommes pas terrassés : il y a quelque chose qui fait tenir debout, il y a une cohérence de vie qui se produit dans l'acte même de la "nommer", d'avoir une parole sur elle, d'en rendre compte.

3) "Rendre compte" de notre espérance : "sanctifier" le Seigneur, en "sanctifiant" notre vie

Ainsi l'espérance, d'une part provient de Dieu, d'autre part s'expérimente dans la vie. Les deux se rejoignent pour le chrétien dans la nécessité de "rendre compte", de défendre la raison de notre espérance : faire la preuve de la "sainteté" de notre vie et manifester la "sainteté" de Celui qui en est la "pierre d'angle", c'est un seul et même impératif pour celui qui fait l'expérience de l'unité d'une vie ainsi convertie.

S'il nous est donné de vivre ainsi dans une espérance inouïe, au milieu des diffi-

cultés, en tant que chrétiens, il nous est en même temps impératif de signifier cette "Pierre d'angle" de notre vie comme telle. A défaut, elle deviendrait "pierre d'achoppement".

C'est ce que l'auteur de la première de Pierre signifie par son exégèse implicite d'Isaïe 8, 12-13. La leçon d'Isaïe dans ce passage est claire : Face au péril que les coalisés (Syriens) font peser sur le petit royaume de Juda, Isaïe prêche une foi inconditionnelle en Yahwe. Lui seul, qui réside dans le Temple de Jérusalem, peut sauver son peuple. Il est le Rocher d'Israël. *Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas (Is 7, 9)*. Le manque de foi, en particulier, en l'occurrence, les tergiversations politiques d'un Achaz, ne peuvent mener qu'à la ruine. Le "Rocher" d'Israël deviendrait alors "pierre d'achoppement". *C'est le Seigneur tout puissant que vous tiendrez pour Saint, c'est lui que vous craignez... Il sera un sanctuaire et une pierre que l'on heurte, et un Rocher où l'on trébuche pour les deux maisons d'Israël, un filet et un piège pour l'habitant de Jérusalem... (Is 8, 14)*

L'image du Christ, Pierre Vivante, est largement utilisée par l'auteur de la première lettre de Pierre Ch. 2. En particulier, il combine la référence bien connue du Psaume 117, 22 au passage d'Isaïe 8 que nous venons de citer : *A vous donc, les croyants, l'honneur ; mais pour les incrédules la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle. Et aussi une pierre d'achoppement, un roc qui fait tomber.* (2, 7-8)

Il nous faut à cet endroit prendre acte d'une chose tout à fait significative : en faisant ce montage, et en poursuivant au chapitre 3 v 15 par une allusion à ce même passage d'Isaïe 8, mais cette fois concernant le motif de la "sanctification" (*N'ayez aucune crainte, ne soyez pas troublés ; mais **sanctifiez** (hagiasate) dans vos cœurs le Christ qui est Seigneur*), l'auteur fait le lien entre ce en quoi consiste le fait de "défendre la raison" de notre espérance et l'impératif de "sanctifier". Celui-ci se déploie d'ailleurs lui-même de manière double : sanctifier *le Christ Seigneur*, mais *dans vos cœurs*, à travers votre vie sainte.

On est donc fondé à dire que la nécessité *d'être toujours prêts à justifier de notre espérance devant ceux qui nous en demandent compte* a à voir pour le chrétien avec l'impératif "*sanctifiez*" : d'abord sanctifier, manifester *Le Christ Seigneur*, unique raison de notre espérance, mais cela aussi *dans nos cœurs*, en rendant sainte notre vie.

D'ailleurs dans les autres références que la lettre fait à l'appel à la "sainteté", la liaison est explicite entre le fait de mener une vie "sainte" et la sainteté de Dieu.

S'adressant aux chrétiens dès la salutation initiale, l'auteur de la lettre les qualifie d'*élus qui vivent en étrangers dans la dispersion*, – nous y avons fait allusion d'emblée – mais aussi d'*élus selon le dessein de Dieu le Père, par la "sanctification" de l'Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et avoir part à l'aspersion de son sang* (1, 2) Le rite de l'alliance du Sinaï (Ex 24, 7-8) est convoqué ici dans le sens d'une purification par le sang du Christ, qui est le signe d'une vie d'obéissance au Christ rendue possible par la *sanctification de l'Esprit*. Dans l'Esprit, l'élus du Père mène une

vie "sanctifiée" qui est obéissance au Christ.

La citation par la lettre du refrain du Code de Sainteté du Lévitique (Lv. 17-20) est encore plus explicite : *De même que celui qui vous a appelés est saint, vous aussi, devenez saints dans votre conduite, parce qu'il est écrit : Soyez saints, car je suis saint...* (1, 15-16)

Qu'alors la cohérence de cette vie "sainte", et vécue comme grâce, don de Dieu dans l'Esprit soit elle-même "sanctification" de Dieu, manifestation de Dieu, c'est ce que permet sans doute de dire l'enchaînement que fait l'auteur de la lettre : ... *Soyez saints, car je suis saint... Et si vous invoquez comme Père celui qui juge chacun selon son œuvre, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour sur la terre...* (1, 16-17) La prière bien connue (Mt 6, 9 / Lc 11, 2) est que Dieu, le Père, se manifeste, manifeste (sanctifie) son Nom, – à travers la tournure passive : *Que Ton Nom soit sanctifié (hagiasète)*.

Dans notre passage de référence, du Chap. 3 v. 13, l'impératif (*hagiasate*) *sanctifiez*, renvoyant à la tâche de ceux auxquels il est donné de vivre dans l'espérance, porte sur *le Christ* comme *Seigneur*.

Mais quoi qu'il en soit, il est clair que l'expérience de l'espérance comme donnée, l'expérience d'une vie unifiée d'une manière étrange par l'espérance, va de pair avec l'impératif d'un "rendre raison" qui se réalise, s'effectue en termes de *sanctification*. Il n'y a pas d'autre raison d'espérer que la *sanctification*, la manifestation même du Dieu de Jésus, Christ et Seigneur.

En même temps que nous expérimentons cette manifestation comme un don autour duquel notre vie peut se convertir, se construire comme autour d'une Pierre d'angle, en même temps nous recevons cette manifestation comme une tâche, manifester à notre tour ce qui dans notre vie est vital...

2. - De l'apologie de la particularité de notre espérance à l'universalité de la mission

1) La particularité comme difficulté

Ce que nous venons de dire sur "la seule raison d'espérer" est à la limite de la provocation ! La première lettre de Pierre

ne dit pourtant rien de moins ; mais, comme nous l'avons souligné d'emblée, elle dit cela en ayant en même temps un fort souci d'intégration à la culture ambiante, et aussi corrélativement une préoccupation missionnaire. Et ce n'est pas contradictoire !

L'analyse de notre passage de la première de Pierre et de son contexte nous conduit à cette autre observation, complémentaire et qu'il faut sans doute tenir en même temps que les considérations qui précèdent : il n'y a de manifestation de la différence chrétienne que dans la proximité culturelle.

Le texte de la lettre est clair. L'impératif d'un *logos* sur l'espérance qui anime nos vies, qu'il faut défendre, s'accompagne d'une recommandation immédiate : *Mais que ce soit avec douceur et respect, en ayant une bonne conscience, afin que, sur le point même où l'on vous calomnie, ceux qui décrient votre bonne conduite en Christ soient confondus. Car mieux vaut souffrir en faisant le bien, si telle est la volonté de Dieu, qu'en faisant le mal.* (3, 16-17).

Ce passage est un quasi doublet de 2, 12 que nous avons déjà cité, en particulier sur l'expression : *ce que vous faites de bien*. Le vocabulaire est volontairement proche de l'idéal gréco-romain : il s'agit de reconnaître les valeurs de son temps, de s'y couler, de les valoriser en tant qu'elles peuvent mener d'autres à la découverte de Celui en qui nous espérons. Il s'agit de montrer que la différence chrétienne n'est pas contradiction : donc, d'une part désamorcer la défiance agressive dont les chrétiens sont victimes, d'autre part poser les conditions mêmes de l'évangélisation.

A partir de là, on peut se contenter de tirer la conséquence suivante : si nous vivons de l'espérance en Christ, il faut que nos vies, donc toutes nos attitudes, nos choix, nos mots, soient crédibles aux yeux du monde... « L'engagement de toute une vie donnera seul tout le poids à cette apologie ; souvent d'ailleurs, c'est le seul témoignage possible... »⁴ Mettre l'accent

4.- Edouard Cothenet, *Cahier Evangile* n° 47, p. 36.

sur le sérieux de notre engagement dans le monde... Sans doute le faut-il. Le risque de l'inculturation, de l'"être avec" n'est pas facultatif pour la mission.

Mais peut-être faut-il aller plus loin, pour arriver à préciser en quoi la singularité de ce – Celui – qui est manifesté à travers l'espérance des chrétiens concerne d'autres, non-chrétiens, a une portée universelle.

2) La singularité du vécu de l'espérance chrétienne comme "nomination"

Pour cela, revenons à ce qui se passe quand, en *justifiant notre espérance devant ceux qui en demandent compte*, nous *sanctifions le Christ qui est Seigneur*.

Nous faisons un geste propre au chrétien, qui est de lire, de saisir, d'interpréter, de "nommer" notre vie, ce que nous y expérimentons positivement, et malgré les obstacles, comme espérance, sous la catégorie de la grâce. Ce faisant, nous unifions notre vie, à partir de cette "nomination" dont nous assumons les conséquences.

Il faut partir de la remarque suivante, qui est d'ailleurs de portée générale : on ne peut jamais séparer l'expérience positive, le "vécu", d'une parole qui fait partie de ce vécu même. Ainsi, en l'occurrence, il n'y a pas d'un côté un vécu d'espérance brut et de l'autre une parole sur ce vécu ; l'espérance s'exprime, et exprime sa provenance dans le fait même qu'elle se vit ; si non elle ne se saurait pas espérance...

Mais en même temps, – et c'est l'objection à laquelle il nous faut enfin faire droit ici – il faut se rappeler que beaucoup d'hommes, non chrétiens, vivent autrement des valeurs qui nous paraissent proprement être les fruits de notre espérance : la persévérance malgré l'échec, la confiance, la sérénité, la solidarité, la joie aussi... Pourquoi alors "nommer" notre vécu d'espérance, nous chrétiens, en le liant à la parole qui manifeste (sanctifie) le Seigneur ? « *C'est que nous confessons par là que nous voulons marcher toujours selon le chemin que ces mots décrivent, et qui deviennent alors une option (accessible d'ailleurs*

évidemment en soi à d'autres hommes) sur laquelle toute notre vie doit être jouée. »⁵

Ce que nous vivons et manifestons comme espérance chrétienne, ce n'est plus des faits quelconques, bruts, au milieu de la diversité infinie des expériences possibles : une parole y est d'emblée liée, de foi, une option, de vie : ces faits sont donc des jalons sur une orientation de vie à laquelle tout le reste doit s'ordonner.

Il y a une circularité dans ce geste qui consiste "à la fois à nous donner un impératif global de réorientation de notre vie et à nous proposer déjà des critères de discernement concret entre les actions à faire et les orientations à prendre". Il y a une sorte de précompréhension de ce que nous avons à être et à faire en tant qu'espérants qui fait fond sur ce que la foi dit du Dieu de la Vie, du Dieu créateur. Nous faisons l'option

d'une lecture des faits, de ce qui arrive et nous arrive, nous construisons notre vie à partir de l'espérance chrétienne... que pourtant nous n'expérimentons que dans cette vie même... qui est toujours déjà lecture, nomination, etc..

Nous posons que faire l'option de vivre dans une espérance qui est en même temps nomination du Seigneur comme "Pierre d'angle" (sanctification) correspond à ce geste qui nous constitue comme sujets chrétiens (geste analogue à un certain nombre d'autres qui procèdent tous plus ou moins directement de ce geste premier qui est de "nommer la présence et l'action de l'Esprit qui donne la vie"). Dès lors les choses, les événements se distribuent pour nous autour de cette nomination, qui nous fait quelque part également assumer le nom de chrétien.

5.- Pierre Vallin, *L'Eglise dans la confession de la foi*, Cours 1981, Centre Sevres, p. 96. L'auteur aborde cette question de l'universalité par rapport à la particularité de la confession chrétienne à partir de l'article "l'Esprit Saint qui donne la vie" du Credo de Nicée Constantinople. Nous nous fondons sur la même trame concernant la question, singulière et universelle de l'espérance. En effet, nous considérons que nommer le vécu à partir de l'option de l'espérance chrétienne est à ce stade un geste analogue à celui de "nommer nos expériences de vie comme dons, (grâces) de l'Esprit" qui donne la vie. Cf. p. 97 et suivantes.

De ce point de vue, il faut remarquer que ceci correspond simplement au processus psychologique fondamental de la constitution de la personnalité en général : "l'émergence d'un sujet capable de se reconnaître nommé (dans sa famille par exemple) et de nommer à son tour les autres et le monde"⁶. Ainsi, on peut dire : c'est au niveau d'une telle identification prospective que joue la nomination de notre vie comme vie dans l'espérance, ou vie dans l'Esprit : notre "Je" est identifié comme un "Je" re-né dans la "sanctification" du Seigneur. Cette renaissance à l'espérance à partir de la "sanctification" du Seigneur n'est pas vécue contre le fondement de notre être mais au contraire comme naissance en plénitude à l'existence humaine libre.

C'est l'œuvre que nous faisons par Lui, avec Lui, en Lui, œuvre de vie. La joie est corollaire de cette nomination. (... *Lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore... tressaillez d'une joie ineffable et glorieuse...* 1 P 1, 8.)

3) Une singularité "ouverte" : l'universel comme "tâche"

Mais nous retrouvons toujours et plus que jamais notre difficulté : "Il semble alors que nous nous orientons vers une "expérience" qui ne soit accessible qu'à ceux – les chrétiens – qui ont à leur disposition un tel langage, une telle possibilité de nomination. Hors de cette église, il n'y aurait point de salut !"⁷

6.- Pierre Vallin, *ibid.* p. 98 : « *Toute notre vie peut être interprétée comme la tension entre l'ombre, l'attachement imaginaire à l'origine, et le Nom, prise de responsabilité dans un monde humain. Ce surgissement du sujet est un clivage par rapport à l'adhésion native, par rapport à l'origine protectrice ; il ne s'opère cependant de façon féconde que dans un rapport sans rupture avec l'origine. [...] Il y a cependant bien un clivage entre ce "Je" nommable auquel j'accède, construit, et le moi immédiat, livré aux forces originantes. Ce "Je" n'est certes jamais fixé ou déterminé de façon simple : il est toujours en avant, un horizon que je ne possède pas, et pourtant, chez celui qui accède à la vie sociale, il y a ce que l'on peut appeler une certaine identité du "Je" que je suis ; j'en ai une certaine image, je l'identifie avec une relative confiance...* »

7.- *Ibid.* p. 99.

On serait dans le registre très "Luthérien", qui conduit aujourd'hui à la critique du schéma Rahnérien d'une "foi implicite" qui serait à la disposition de tout homme, en dehors de la révélation chrétienne. Il est vrai que pareille méfiance a sa raison d'être, ne serait-ce que pour garantir le "respect" de ce qui n'est pas chrétien, qu'il ne s'agit pas d'annexer de manière courte et immédiate comme "chrétien anonyme".

Mais on n'est pas ici dans une logique du tout ou rien. L'attention au chemin qui nous a conduits jusqu'ici nous fait bien plutôt nous demander plus finement : Est-ce que cette singularité, quand elle se pose et dans le fait de se poser, est ipso facto exclusion, ou n'est-elle peut-être pas en fait elle-même ouverte ?

Dans le "dire", dans la "nomination" de la vie comme vie dans l'espérance du Seigneur, "nous nous défaisons – inchoativement ! – de toute maîtrise imaginaire de cette vie" : ce à quoi nous avons accès,

nous le découvrons comme donné. En réalisant ainsi l'unité du vécu, nous découvrons que la cohérence de cette vie n'est pas totalement notre œuvre, notre faire individuel. Ce à quoi nous avons accès est quelque chose d'offert, totalement, universellement.

Nommer la vie selon l'espérance du Seigneur, de même que nommer la vie comme lieu de l'action de "l'Esprit qui donne la Vie", c'est **confesser** que rien ne limite cette possibilité de reconnaître la vie dans une cohérence analogue dans d'autres circonstances. Dans des conditions historiques données, nous avons accès à cette reconnaissance ; or cette reconnaissance nous fait précisément **postuler** la possibilité de reconnaissances analogues dans d'autres conditions historiques. "Nous postulons que l'Esprit souffle où il veut, et qu'il n'est pas de limitations (historiques, sociales, psychologiques) à la puissance créatrice et sanctificatrice qui, pour nous, se pose dans la singularité d'une expérience discursive particulière."⁸

8.- Ibid. p. 99.

Si, dans le geste de nomination de la vie comme vie sanctifiée dans le Seigneur, nous expérimentons que la cohérence, la "plénitude" même liée à ce geste est Don, – nous **postulons** par le fait même que cette vie peut aussi être reçue "en plénitude" comme Don par d'autres voies **que nous ne pouvons imaginer**.

Dans notre expérience, il y a un écart, une non-appropriation qui rend nécessaire la possibilité d'autres expériences analogues, où une cohérence de vie analogue est donnée par d'autre voies, que, par définition, nous ne connaissons pas. Encore faut-il respecter cet écart, c'est-à-dire avoir une vive conscience de ce que **nous faisons en nommant** l'Esprit, l'espérance à notre façon dans la vie... C'est dans ce "respect" même, dans cette non-appropriation de la vie que s'enracine notre postulation, chrétienne, de cohérences analogues et vivifiantes possibles.

Et non seulement une postulation, mais dès lors une "**tâche**" : oui, chercher ce que certains appelleront "les traces de l'Esprit", mais précisément tâche de chercher parce que nous ne pouvons pas imaginer

"d'où Il vient ni où Il va"... Nous ne savons pas : nous n'avons pas à nommer à la place des autres, à déterminer de manière impérialiste la vie de tous. Mais c'est justement de la cohérence expérimentée comme vivifiante issue de la nomination de la vie dans l'espérance chrétienne, ou dans l'Esprit, que surgit la tâche de respecter la non-détermination : d'autres nominations sont possibles, d'autres cohérences, qui donnent la vie, analogues, que nous ne connaissons pas.

Tâche de les chercher, partout, et de les respecter dans leur proximité et leur différence, tout en leur manifestant aussi notre plus grand "intérêt". Tâche de nous intéresser partout à ces signes de liberté dans la cohérence voulue par d'autres, différemment.

En étant proches, en collaborant activement avec ceux qui posent autrement leur liberté dans un sens qui signifie bien pour nous la vie en plénitude de manière analogue, nous accomplissons notre tâche particulière de chrétiens. Dans leur aventure, nous avons à reconnaître la même aventure que la nôtre. Sanctifier le Seigneur, vivre de l'Esprit, dans l'espérance, c'est la tâche de ne pas imposer cette détermination, de

respecter la liberté avec laquelle chacun se détermine, mais cela en étant "inter-essé" par ce qui s'y révèle de "vital" de manière analogue.

Tâche finalement, de nous rendre vraiment libres pour la surprise eschatologique

(Cf. Mt 25) C'est en "étrangers" dans ce monde, et non en maîtres et possesseurs de son sens, qu'il nous est donné d'être ainsi "inter-essés". C'est une joie, qui a à voir, peut-être, avec la condition du "service"... Le "bonheur de la charité"...

"Deux amours..." (St Agustin)

Présentation par Jean-Marie PLOUX

La tentation est toujours là. Comme on veut des "preuves" pour la foi, des "réponses" à l'amour, on cherche des "signes" pour l'espérance... et c'est généralement à l'Histoire qu'on les demande.

Tout semblait concourir au triomphe prochain de la foi chrétienne devenue religion d'Empire. Soudain, en 410, un raid met Rome à la merci d'Alaric chef des Wisigoths. Choc immense dans les esprits. Un homme en fut témoin. Né à Thagaste (Souk-Ahras), en 354, Augustin s'était converti à la foi chrétienne à trente-deux ans, et depuis 395, il était évêque d'Hippone (Annaba). Il mourra en 430, alors que les Vandales sont devant sa ville...

La chute de Rome ne serait-elle pas le fruit de l'abandon de la foi romaine ancestrale ? Des païens le clament. Augustin entreprend une large méditation sur l'histoire,

dont l'argument principal est sans doute de dissocier la Cité de Dieu de la cité terrestre. Celle-ci n'est pas le reflet de celle-là. Elle n'est, dans l'ambivalence du monde maintes fois soulignée par Saint Jean ou Saint Paul, que le lieu de conversion des hommes. Augustin prend l'image d'une tapisserie : ce que l'on voit quand on la tisse ce sont les nœuds, les raccords, bref, toutes les traces du travail. Le dessin lui-même, l'image de chaque homme et l'accomplissement du Corps du Christ dans l'humanité, se révélera à la fin de l'histoire. En chaque homme, la liberté est tendue entre son orientation vers la Cité de Dieu et son enlèvement dans une logique de domination. Tout se joue dans la cité terrestre mais l'espérance ne repose pas sur la réussite de l'histoire de cette cité...

« Deux amours ont donc fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité céleste.

L'une se glorifie en elle-même, l'autre dans le Seigneur. L'une demande sa gloire aux hommes ; pour l'autre, Dieu témoin de sa conscience est sa plus grande gloire. L'une dans sa gloire dresse la tête, l'autre dit à son Dieu : "*Tu es ma gloire et tu élèves ma tête.*" L'une, dans ses chefs ou dans les nations qu'elle subjugué, est dominée par la passion de dominer ; dans l'autre, on se rend

mutuellement service par charité, les chefs en dirigeant, les sujets en obéissant. L'une en ses maîtres, aime sa propre force ; l'autre dit à son Dieu : "*Je t'aimerai, Seigneur, toi ma force.*" Cité de Dieu 14, 28. »

. Un "optimisme tragique" (H.I. Marrou)

De ce texte et, plus encore, de la réflexion d'Augustin sur l'histoire, un commentaire magistral fut donné, en 1968, par Henri Irénée Marrou. Cet intellectuel chrétien (1904-1977), connu d'abord par son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, ne concevait pas l'histoire sans engagement dans le présent. (La Résistance comme, plus tard, l'opposition aux exactions de l'armée française en Algérie...) A la Sorbonne, où il enseignait, il redonna, avec A. Mandouze et quelques autres, droit de cité à l'histoire du christianisme ancien. Le texte qui suit est extrait de sa *Théologie de l'histoire*. Editions du Seuil. 1968. p. 49-52.

[...] **D**ans la perspective qui est la nôtre, il faut cependant souligner encore que cette idéologie de progrès transposée à la civilisation terrestre impliquait un optimisme non seulement

naïf mais coupable par la bonne conscience qu'il entretenait. La vision de l'histoire que nous propose le christianisme est plus complexe, d'une tonalité plus grave. Il est significatif que saint Augustin, voulant suggérer une vue synthétique de tout le déroulement de l'aventure humaine à travers la totalité du temps, n'ait pas cru pouvoir simplement se référer à la seule notion d'une croissance assurée du Corps du Christ ; il nous a proposé un tableau en partie double où s'affronte le destin de deux cités rivales. [...] Il y a la Cité de Dieu et il y a l'autre, plus difficile à définir d'un mot.

[...] Ce qui s'oppose à la Cité de Dieu, c'est proprement *ciuitas terrena* ; on prendra garde cependant à ne pas commettre de contresens sur ce mot ; il ne faut pas l'entendre de la "cité terrestre" au sens où nous prenons normalement l'expression aujourd'hui, désignant par elle l'aménagement au mieux de notre demeure ici-bas ; *ciuitas terrena*, pour saint Augustin, c'est la cité humaine, trop humaine, celle où l'homme, oubliant sa vocation à l'éternel, s'enferme dans sa finitude et se donne comme but unique de son action ce qui ne devrait être qu'un moyen ou tout au plus une fin subordonnée à une fin plus haute.

[...] Si l'on peut qualifier d'optimiste la vision chrétienne de l'histoire, il s'agit d'un optimisme tragique qui s'affirme par la foi et maintient l'espérance malgré la trop dure et trop sensible

réalité du mal qu'enregistre l'expérience rétrospective ou quotidienne. Ce n'est pas du pessimisme, mais un sain réalisme qui se dégage de ce qui est malheureusement trop réel, à savoir la présence constitutive du mal dans l'histoire.

Cette vue réaliste permet à la pensée chrétienne de récupérer pour son compte le sérieux profond du pessimisme hellénique ou juif, celui du vieux livre de Job comme celui de Silène parlant au roi Midas, ce regard grave jeté sur l'état misérable et tragique de l'homme, composante essentielle de la vraie sagesse. Elle nous fait rejeter avec mépris cette fadeur écœurante d'un certain optimisme superficiel, celui qu'avec raison l'homme de droite a souvent dénoncé dans un certain verbalisme satisfait des hommes de gauche, – cette manière de tableer sur un avenir ensoleillé et fraternel et de couvrir par cette espérance théorique l'horreur du présent, son hypocrisie et son mensonge, cet optimisme renouvelé de Pangloss : "Nous vivons dans le meilleur des mondes concevables au stade présent de l'évolution humaine et celle-ci nous conduira infailliblement vers l'idéal rêvé."

Et s'il n'y avait que cette fadeur ! Mais nous avons durement appris à quels extrêmes de cruauté dans la tyrannie, de Saint-Just à Staline, pouvait conduire cette certitude optimiste d'être dans la voie droite qui conduit l'humanité à son destin. Oui, encore quelques condamnations, épurations, déportations,

ou massacres, encore un dernier pas dans cette boue sanglante et nous touchons au Royaume, ou à son équivalent, ou à son ersatz... Mais je me surprends à battre ma coulpe sur la poitrine du prochain ; il est malheureusement inutile de se référer à ces hommes du dehors ; nous, les hommes chrétiens, avons assez à expier ! Combien de fois dans le passé la tentation millénariste triomphant à nouveau nous a-t-elle conduits à des résolutions barbares, pour forcer en quelque sorte la main de l'histoire : ainsi, de 1661 à 1685, la politique qui aboutit à la révocation de l'Edit de Nantes (encore quelques dragonnades, et tout le royaume de France redeviendra un dans la foi), ou encore l'inquisition anticathare (encore quelques bûchers et la chrétienté occidentale sera sans faille), ou encore cette longue série des mesures légales prises contre les Juifs qui commence en Espagne avec le troisième concile de Tolède (589) et ne cessera de s'étendre dans tous les royaumes chrétiens (un peu d'intimidation, quelques baptêmes forcés, expulsions ou bannissements, et cette minorité irréductible se trouvera résorbée)...

Quelle que soit la ferveur de notre espérance, elle ne doit pas nous laisser aveugler : non, l'histoire n'est pas cette monodie triomphale qui d'étape en étape conduirait d'une marche assurée sinon régulière les fils d'Adam vers l'horizon promis ; pour pouvoir penser cette réalité complexe, il faut nous donner une

image polyphonique : deux thèmes concurrents s'y superposent à chaque instant, s'entrecroisent et s'opposent : oui, il y a bien celui, exaltant, de la Cité de Dieu qui se construit peu à peu et monte vers la joie de son achèvement, *l'alleluia* de la Dédicace ; mais son progrès se réalise à travers mille luttes, persécutions, difficultés sans nombre ; c'est qu'à toutes les étapes de son histoire s'oppose à elle, s'entrelace étroitement – dissonance jamais résolue – le thème de la cité adverse ou plutôt (car, nous l'avons vu, elle ne possède pas un principe d'unité, le mal est multiforme) les thèmes innombrables contradictoires et superposés que nous rassemblons sous le concept générique de cité terrienne, *ciuitas terrena*.

L'expérience de l'historien rend un son grave : l'histoire a cette face sinistre et sombre ; le péché est autant – et pour nos yeux plus visiblement – que la grâce, le moteur de l'histoire : c'est avec l'irruption du péché que commence ce tissu de souffrances, de deuils, ce déroulement d'épisodes sanglants et douloureux (*Ciu. Dei*, XIII, 14). Comme dans chacune de nos vies personnelles, la vie collective de l'humanité est tissée d'échecs, d'œuvres inachevées, de morts survenues un instant trop tôt encore, d'erreurs et de péché ; partout la violence dans la cité, les justes opprimés, l'hypocrisie triomphante. A s'en tenir à ce qui se voit et ce qui se touche, combien le mal apparaît plus

visible que le bien dans le bilan net de l'histoire ! Mais il ne faut pas s'en tenir à ce seul aspect de l'expérience ; il faut y joindre d'autre part ce qu'atteint de réel, dans son obscure certitude, la vision issue de la foi.

**• "Ce que la divine espérance met
de tremblement dans la charité même"
(Ch. Péguy)**

Mais qu'est-ce qui fonde donc l'espérance chrétienne ? Rien d'autre que l'espérance de Dieu en l'homme. Charles Péguy (1873-1914) l'évoque de manière admirable dans sa méditation sur la brebis perdue (Mt 18, 10-14 // Lc 15, 1-7) *Le porche de la deuxième vertu*, p. 209 dans l'édition 1948 de La Pléiade.

Parce qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour ce pécheur qui s'en revient,

Que pour cent justes qui ne seront point partis.

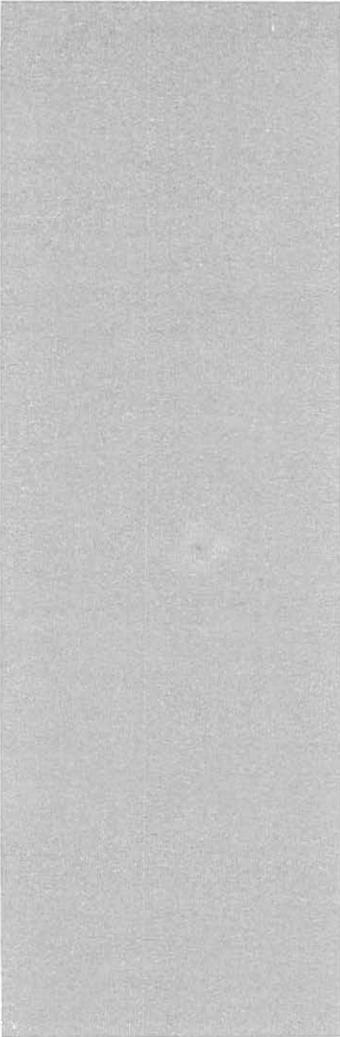
Car les cent justes qui ne seront point partis ils seront restés.

Ils ne seront restés que en foi et en charité.

Mais ce pécheur qui est parti et qui a failli se perdre

Par son départ même et parce qu'il allait manquer à l'appel du soir
Il a fait naître la crainte et ainsi il fait jaillir l'espérance même
Au cœur de Dieu même,
Au cœur de Jésus
Le tremblement de la crainte et le frisson,
Le frémissement de l'espérance.

Par cette brebis égarée Jésus a connu la crainte dans l'amour,
Et ce que la divine espérance met de tremblement dans la charité
même.



Avez-vous renouvelé
votre abonnement
pour
l'année 1997 ?